

LES ÉMIGRANS

(LA COLONIE DU KANSAS)

LES

ÉMIGRANS

(LA COLONIE DU KANSAS)

PAR

ÉLIE BERTHET

auteur de

La Bête du Gévaudan, les Catacombes de Paris, la Tombe Issoire, le Garde chasse, le Garçon de Banque, la Marquise de Norville, etc., etc.



V

PARIS
L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LE VAGABOND

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Si jamais œuvre d'imagination a réuni les conditions essentielles d'un haut intérêt, c'est sans contredit le roman intitulé *le Vagabond*. Puissante originalité des types, variété saisissante des situations dramatiques, peintures vivement accentuées d'un repli du pays breton et d'un épisode de la chouannerie contemporaine, tout concourt à imprimer un caractère plein de force et de grandeur à cet ouvrage de MM. Etienne Enault et Louis Judicis. Déjà, dans la création de *l'Homme de minuit*, nos deux habiles romanciers ont montré les ressources fécondes de leur collaboration. Il semble, cette fois, qu'ils se soient surpassés eux-mêmes, tant ils ont su mêler, dans le beau livre que nous annonçons, les plus merveilleux éléments de curiosité, d'attendrissement et de terreur.

A lui seul, le personnage surnommé *le Vagabond* est une magnifique raison de succès. C'est le dévouement fait homme, le dévouement libre et fier, qui jaillit du cœur comme une flamme, et n'aspire qu'après les joies sévères du devoir et de la vertu. Dans son âpre pèlerinage à travers la vie, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. L'amour et la souffrance lui ont enseigné le sacrifice ; et, fidèle à l'instinct suprême des cœurs magnanimes, son existence tout entière a pour règle invariable le mépris de l'égoïsme et le culte de l'abnégation. On comprend dès lors combien un tel homme, dominant une action où les péripéties se succèdent sans relâche, doit éveiller de généreuses émotions. Cette glorification des plus nobles sentiments n'est certes pas un mince mérite à une époque où tant d'ouvrages nouveaux s'efforcent de réussir par le scandal et l'immoralité. Il y a là comme une heureuse protestation contre les funestes tendances d'une littérature sans dignité. A ces causes, nous en sommes convaincu le lecteur ne manquera pas d'accueillir *le Vagabond* avec une profonde sympathie.

LA REINE DE PARIS

PAR

THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté se trouve la leçon, et le dénoûment qui met chaque chose à sa place montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et C[ie], 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

I.

L'attaque (suite).

Ce défi ne pouvait manquer d'être relevé; un cri de guerre retentit, un guerrier rouge, son arç à la main, se dressa derrière la touffe de sauge. Mal-

gré les peintures de l'Indien, le coureur des bois n'eut pas de peine à reconnaître son ancien prisonnier Vent-du-Nord.

— Je m'en doutais, s'écria-il ; rebut de la prairie, va dire aux coquins qui te suivent...

Il n'acheva pas, et se baissa rapidement pour éviter une flèche que Vent-du-Nord venait de lancer ; la flèche s'enfonça dans le bois de la palissade, à la hauteur de sa tête. Furieux de cette

trahison, le chasseur visa l'Indien à son tour et tira; mais il n'eut pas le temps de s'assurer s'il avait atteint son ennemi. Des hurlements épouvantables s'élevèrent de toutes parts, une nouvelle volée de flèches, et plusieurs balles, qui prouvaient que les Indiens avaient aussi des armes à feu, passèrent près de son visage.

Le coureur des bois descendit de son poste périlleux.

— Voilà comment finissent toujours

les pourparlers avec ces brigands-là! dit-il à ses compagnons; eh bien! vous savez maintenant à quelles conditions ils nous laisseront nos chevelures; qu'en pensez-vous?

Un des guides, qui comprenait la angue des Indiens, avait en effet expliqué aux blancs le résultat de la conférence; ils déclarèrent à l'unanimité que les propositions de l'ennemi étaient inacceptables.

— D'autant moins acceptables, reprit

Tête-de-Feu, que ces Pawnies ne se piquent pas d'observer bien rigoureusement les conventions. Si nous étions assez lâches pour leur livrer nos chevaux, nos armes, nos munitions et, ce qui est plus fort, les deux charmantes filles de notre hôte, nous n'en serions pas plus en sûreté. Le supplice d'un blanc est pour eux une jouissance suprême, et une fois qu'ils nous tiendraient en leur pouvoir. . D'ailleurs, si je ne me trompe, ma balle a frappé juste tout à l'heure, et Vent-du-Nord doit être mort ou blessé. Dans l'un et dans l'autre cas, il faut nous attendre

à une lutte acharnée, sans pitié et sans trêve. Ainsi donc, tenons-nous pour avertis, et que chacun se prépare à se défendre de son mieux.

Les doutes d'Hermann et de son ami Thompson sur la réalité de l'agression des Indiens commençaient à diminuer singulièrement.

— Mais je ne sais pas me battre, moi, dit l'officier de justice; je suis un hom-

me pacifique, inoffensif, et ces Indiens ne me feraient aucun mal.

— Ne vous y fiez pas, monsieur l'homme pacifique, répliqua Tête de-Feu avec mépris; les Indiens n'y regardent pas de si près, et votre chevelure figurerait au bout de leur lance ou à leur ceinture comme la chevelure d'un véritable héros... Défendez-vous donc, je vous le conseille; et puisque les peaux rouges vous ont pris votre fusil, on vous donnera la carabine de Reber, car le

pauvre diable est incapable de s'en servir.

Thompson poussa un faible gémissement; Hermann, à peine moins alarmé, dit à son tour :

— Si ces Indiens sont aussi redoutables qu'on le prétend, il est inutile de laisser les choses s'envenimer davantage. Je représente une puissante et riche maison : que les peaux rouges fixent eux-même une rançon pour moi

et pour ceux qui m'accompagnent; cette rançon sera exactement payée en couvertures, en eau-de-vie, en armes à feu, suivant leur désir. Parlez leur encore une fois, monsieur Tête-de-Feu; ils finiront certainement par entendre raison:

— Il est trop tard! monsieur le facteur. Toute tentative pour renouer les négociations n'aurait maintenant d'autre résultat que d'exposer sans utilité la vie du négociateur. D'ailleurs, les Pawnies resteraient sourds à de simples

promesses; ils ne se fieraient pas plus à notre parole que nous ne devrions nous fier à la leur.

— Je ne veux pourtant pas me compromettre comme le premier aventurier venu dans cette sotte affaire! reprit Hermann avec désespoir. Eh! bien, messieurs, je donnerai cinquante dollars à celui de vous qui trouvera moyen d'échapper aux malfaiteurs qui nous assiégent et d'aller demander du secours à la ville. Un bon marcheur peut par-

courir en moins de deux heures les douze milles qui nous séparent de Stockton; M. Jones s'empressera de mettre la colonie sous les armes, et nous pourrons, avant le milieu de la nuit...

— Il ne faut pas songer à ce parti, répliqua encore le coureur des bois; offririez-vous cinquante mille dollars au lieu de cinquante, celui qui serait assez fou pour tenter l'entreprise payerait certainement de sa vie une pareille au-

dace. Nous sommes cernés; il n'est pas une planche des palissades qui ne soit surveillée par un œil vigilant. Quiconque oserait faire un pas hors de l'enceinte serait scalpé avant d'avoir pu recommander son âme à Dieu. Il vaut mieux ne compter que sur nous-mêmes. La lune se couchera vers le milieu de la nuit, et sans doute, les Indiens ne commenceront l'attaque, selon leur coutume, qu'à cette heure-là. En attendant, nous pouvons faire nos préparatifs de défense, et nous arranger pour les recevoir de la bonne façon.

— Tête-de-Feu a raison, reprit Schmidt avec énergie ; défendons-nous en gens de cœur, c'est le plus sûr. Monsieur Hermann, dit-il avec noblesse en se tournant vers le facteur, oublions pour le moment nos querelles ; souvenons-nons seulement qu'il y va de notre existence et d'existences qui nous sont chères. Vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant aux guides, songez que notre sort sera le vôtre, et assistons-nous mutuellement dans le péril. Maintenant, pour que nos efforts soient efficaces, il importe de choisir un chef ; et qui pourrait mieux que Tête-de-Feu

remplir ces fonctions? Il est intrépide, il connait parfaitement ce genre de guerre, et nul mieux que lui n'est capable de nous tirer de ce mauvais pas. Quant à moi, je suis prêt à lui obéir dans ce qu'il commandera pour le salut commun.

Hermann ne répliqua rien, mais les deux guides et Thompson lui même donnèrent leur assentiment à cette proposition.

— A l'œuvre donc! dit le nouveau chef de la petite garnison; il y aura de la besogne pour tout le monde, et plus que nous n'en pourrons faire peut-être... aussi ne perdons pas de temps.

Il se mit à visiter avec soin l'enceinte des palissades pour reconnaître les points où les assiégeants pourraient vouloir tenter l'assaut; il s'assura que tous les défenseurs de la ferme étaient bien munis de poudre et de balles Il posa lui-même les sentinelles, leur donna des instructions claires et pré-

cises A certains endroits des clôtures, en pratiqua d'étroites meurtrières afin de pouvoir surveiller les mouvements de l'ennemi et tirer sur lui. Enfin Tête-de-Feu ne négligea aucune des précautions que lui suggérait son expérience pour mettre les blancs en état de repousser une attaque.

La nuit était venue, mais une nuit claire, transparente, à peine plus sombre que certains jours de nos climats septentrionaux. La lune promenait son

orbe d'argent dans un ciel étincelant d'étoiles. Aucune brume ne voltigeait au-dessus de la prairie et ne troublait le contour des objets les plus éloignés. La tactique ordinaire des Indiens étant d'attendre l'obscurité pour opérer leurs coups de main, tout annonçait que les Pawnies, comme l'avait prévu Tête-de-Feu, ne commenceraient pas l'attaque avant le coucher de la lune, et c'étaient encore plusieurs heures de répit accordées aux colons.

Comme l'on devait être sur pied jus-

qu'au matin, on profita de cet intervalle de repos pour prendre un peu de nourriture. Les jeunes filles apportèrent des provisions qu'elles distribuèrent aux défenseurs de la ferme; mais ni l'une ni l'autre ne s'approcha d'Hermann, et Schmidt seul lui fit assez froidement les honneurs du logis. Du reste, excepté les guides et Tête-de-Feu, familiarisés de longue date avec les dangers du désert, les personnes réunies dans l'enclos n'avaient pas grand appétit, comme on peut croire, leur anxiété croissante leur laissant à peine con-

science de leurs actions et de leurs paroles.

Les premières heures de la nuit s'étaient passées tranquillement, quand une exclamation d'Hermann et de Thompson, que l'on avait mis en faction au pied du rocher auquel l'habitation était adossée, fit accourir Tête-de-Feu et Schmidt.

— Qu'est-ce donc? demanda le coureur des bois.

— Voyez ! dit le facteur d'un air triomphant, en montrant une grande lumière qui brillait du côté de la prairie ; nous croyons les Indiens fort occupés à nous assiéger, et les voilà qui allument leurs feux de bivouac à plus d'un mille de nous.

— Bon Dieu! s'écria Schmidt, on dirait qu'ils sont tout près du log-house du voisin Burgwillers !

— Caramba! dit le coureur des bois

avec énergie, je le crois bien qu'ils sont tout près! c'est le log-house lui même qui brûle... Ah! les scélérats, les brigands, les pillards! ils ont mis le feu chez le malheureux dompteur de bisons!

Schmidt espéra d'abord que le chasseur s'était trompé, mais l'incendie prit bientôt de telles proportions, que tout doute devint impossible. Une masse de flammes devant laquelle passaient, et repassaient des ombres noires, semblables à des démons au sabbat, proje-

jetait des lueurs rougeâtres à plusieurs lieues à la ronde.

— Mon Dieu! dit le jeune colon avec douleur, ne pourrions-nous lui porter secours? Pauvre Burgwillers! si honnête, si obligeant, et...

— Et si aveugle! acheva Tête-de-Feu; il n'a que ce qu'il devait attendre tôt ou tard, vu son obstination à méconnaître les conseils de la prudence. Mais nous ne saurions lui venir en aide... En défi-

nitive, il a pu se sauver s'il a été vigilant comme doit être tout habitant des frontières.

— En tout cas, il est ruiné, répliqua Hermann machinalement.

— Bah! il ne devait rien à la compagnie, et son nom ne se trouvait pas sur nos registres, répliqua Thompson de même.

On examina en silence les sinistres reflets de l'incendie.

— Braves gens, dit enfin Hermann, puisque les Indiens sont occupés là-bas, leur surveillance a dû se relâcher de ce côté... Si nous profitions de l'occasion pour tenter une sortie et gagner la forêt?

— Supposer que les Indiens seraient capables d'une pareille négligence, c'est connaître bien peu leur caractère et leurs habitudes. Cet incendie aurait plutôt pour but de détourner notre attention, et de nous donner le change sur quelqu'une de leurs inventions.

Et comme le facteur ne se rangeait pas à cet avis :

— Ah ! vous vous opiniâtrez à croire que ces drôles ne songent plus à nous ? répliqua Tête-de-Feu, en souriant ; vous allez voir !

Il posa son bonnet de fourrure sur le bout du canon de son rifle, et, l'élevant un peu au-dessus des palissades, il l'agita lentement, comme si l'on eût cherché à voir ce qui se passait au dehors. Ausssitôt plusieurs flèches sif-

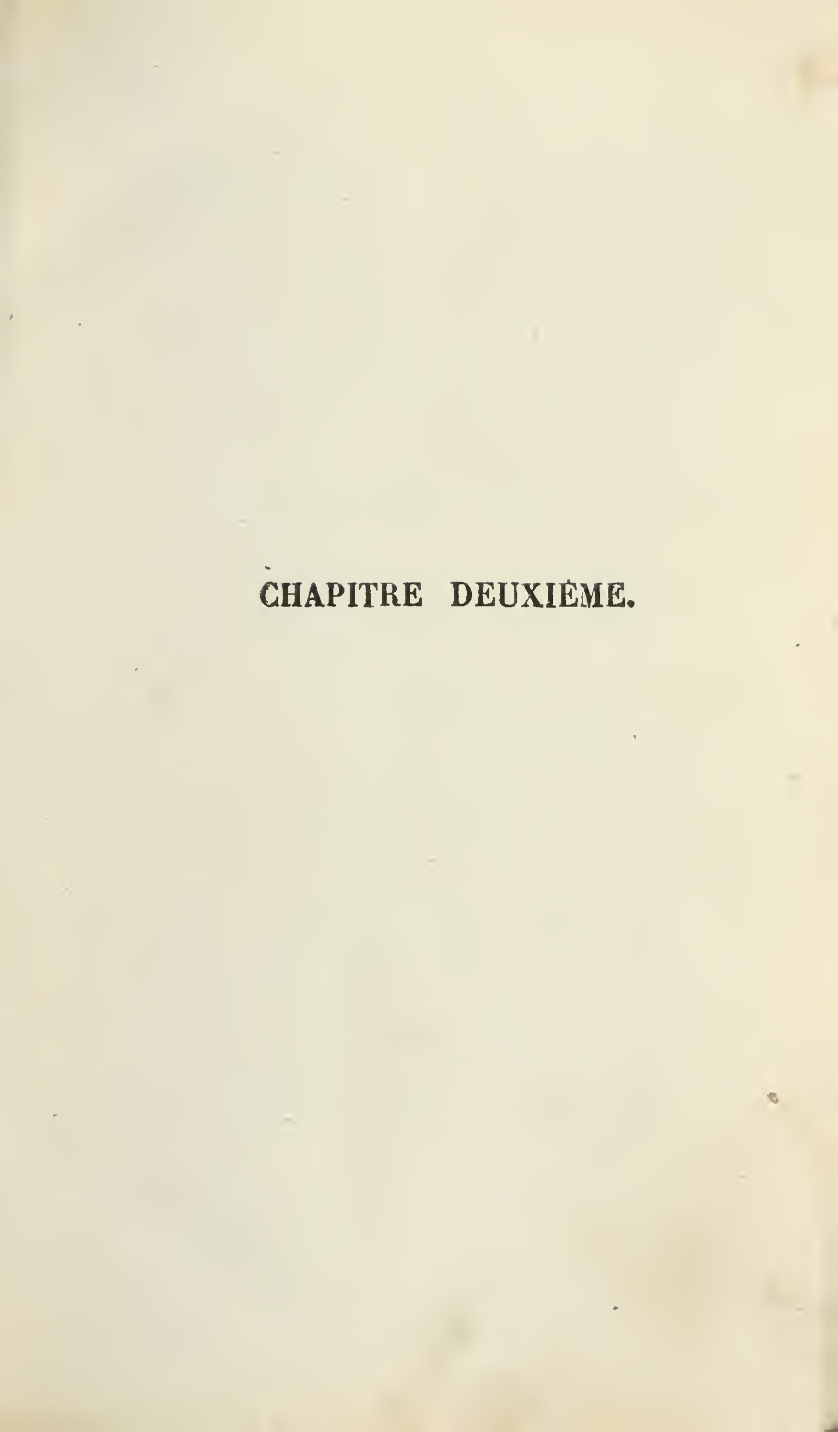
flèrent autour du bonnet, et l'une d'elles le perça de part en part.

— Hein! qu'en dites-vous? répliqua le coureur des bois avec ironie; mais essayons d'un autre côté.

Il traversa l'enclos et éleva cette espèce de mannequin au-dessus des palissades, sur un point opposé de l'enceinte. Cette fois, l'effet fut encore plus prompt: les flèches volèrent plus pressées, et deux coups de fusil retentirent au milieu du calme profond de la nuit.

Le coureur des bois savait que ce résultat était plus éloquent que toutes les paroles, et il abaissa son rifle en silence.

— Plus d'espoir... nous sommes perdus! murmura Hermann avec accablement.



CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

L'Assaut.

La moitié de la nuit s'écoula sans qu'aucun événement nouveau excitât les alarmes des assiégés. Depuis longtemps les dernières lueurs de l'incendie

s'étaient éteintes du côté de la prairie, et quand la lune se coucha, les ténèbres les plus épaisses couvrirent la campagne. Aucun bruit ne se faisait entendre autour de l'habitation ; mais ce silence et cette obscurité étaient eux-mêmes pleins de terreurs, et n'apportaient ni sécurité ni repos aux défenseurs de la ferme.

Plus la nuit s'avançait au contraire, plus Tête-de-Feu croyait devoir redoubler de surveillance. Il avait recommandé aux jeunes filles de n'allumer

aucune lumière dans la maison, de peur qu'un rayon échappé par les fentes de la porte ou des volets ne servît de point de mire aux assiégeants. Les hommes armés étaient disséminés le long des palissades et l'œil collé aux meurtrières qu'on avait pratiquées entre les pieux, ils devaient continuellement surveiller l'ennemi. Au plus léger mouvement, au moindre bruit du dehors, ils avaient ordre de faire feu. Si l'ennemi pénétrait dans l'enclos, ilétait convenu qu'on s'avertirait par des cris et qu'on se replierait sur l'habitation, où l'on recommencerait une lutte désespérée. Tête-

de-Feu allait incessamment de l'une à l'autre des sentinelles, soit pour leur faire des recommandations pressantes, soit pour juger par lui-même de l'état des choses sur les divers points de la ligne; et telle était son activité, que chacune d'elles s'imaginait l'avoir toujours à ses côtés.

Cependant l'inaction prolongée des Indiens commençait à paraître tout à fait inexplicable au coureur des bois.

— *Caramba!* dit-il à Schmidt, les co-

quins croient-ils donc que nous finirons par nous endormir ?... Il est sans doute arrivé quelque événement extraordinaire pour qu'ils tardent tant à nous montrer ce dont ils sont capables. Au fait, ce brigand de Vent-du-Nord était probablement leur chef. et si ma balle a frappé juste comme à l'ordinaire...

Il fut interrompu par un faible gémissement que poussa un des chiens en tournant la tête vers la porte extérieure.

— Bon ! dit le coureur des bois tran-

quillement. Polak les sent venir... Nous allons avoir du nouveau.

L'autre chien fit entendre à son tour un aboiement contenu, mais en regardant vers une autre partie de l'enceinte. Tête-de-Feu comprit la valeur de ces signes.

— Attention ! s'écria-t-il ; les Indiens vont nous attaquer tous à la fois ; ne quittez pas vos postes, et...

Un coup de carabine tiré par un des

guides, près de la porte, couvrit sa voix, et presque aussitôt Schmidt tira par la meurtrière dont il avait la garde. Tête-de-Feu lui-même aperçut en face de lui la tête et le buste d'un sauvage demi-nu qui se dressait au-dessus des palissades ; rapide comme la pensée, il épaula son arme et lâcha la détente. L'Indien disparut et la chute d'un corps lourd, aussi bien qu'un hurlement terrible, prouva que cette fois encore l'habile chasseur n'avait pas perdu sa poudre.

Aussitôt mille clameurs effroyables

retentirent autour de l'enceinte. Les Indiens, ne songeant plus à se cacher, annonçaient leur présence par ces hurlements qui ont pour double but de s'exciter eux-mêmes et de jeter l'effroi dans l'âme de leurs ennemis. Ces hurlements qui ne le cèdent en horreur ni aux rauquements du tigre ni aux rugissements du lion, résonnaient d'une manière funèbre au milieu du silence majestueux du désert.

Mais le coureur des bois les avait entendus trop souvent pour s'en émou-

voir ; malgré les flèches qui sillonnaient l'air dans tous les sens au-dessus de sa tête, il cria d'une voix qui ne faiblissait pas :

— Dick, hâtons-nous de recharger nos rifles, tandis que les autres... Feu, feu ! mes amis, ajouta-t-il d'un ton différent ; maintenant, à l'arme blanche !... allons ! assommons-les à coups de crosse achevons-les avec nos couteaux de chasse... hurrah !

Et il s'élança le premier pour exécuter l'ordre qu'il donnait.

Il n'y avait pas, en effet, une minute à perdre; dix sauvages soulevés sans doute par leurs compagnons apparaissaient à la fois au-dessus des palissades sur dix points différents. Les uns lançaient des flèches, tandis que d'autres, la hache à la main, semblaient vouloir sauter dans la place. Il fallait donc se multiplier pour résister à tant d'ennemis, et la moindre faiblesse, la moindre hé-

sitation pouvaient avoir les conséquences les plus funestes.

Les blancs le comprirent ainsi et ils se défendirent en désespérés. Après avoir déchargé leurs armes, ils se précipitèrent sur les peaux rouges qui faisaient mine de pénétrer dans l'enclos. Hermann et Thompson, dans la nécessité de défendre leur vie, tirèrent à la fois sur un Indien de taille colossale qui escaladait les palissades; il tomba comme une masse dans l'enceinte de la erme en poussant son cri de mort, et

demeura complètement immobile. Les deux vainqueurs parurent plus surpris que personne de leur commune prouesse; mais ils se mirent à recharger précipitamment leurs carabines, au lieu de voler au secours de Schmidt, de Tête-de-Feu et des deux guides, qui se trouvaient à quelques pas de là dans le plus grand péril.

Cinq ou six sauvages avaient trouvé moyen, avec l'aide de leurs camarades, de franchir les palissades, et, quoique blessés pour la plupart, ils n'en étaient

pas moins à redouter dans un combat corps à corps. Ils bondissaient avec une agilité incroyable au milieu des blancs, qui étaient accourus pour les repousser, et ils paraient adroitement avec leurs haches les coups de crosses et de couteaux de chasse qu'on leur portait. Si leurs amis avaient profité de ce moment de désordre et de confusion pour s'élancer à leur tour sur le champ de bataille, les blancs étaient perdus sans ressources; mais une circonstance inattendue sauva les assiégés.

Les Pawnies, avec la finesse ordinaire

de la race indienne, avaient calculé que les défenseurs de la ferme, au nombre de six, n'avaient que six coups à tirer, et qu'une fois les armes déchargées on aurait bon marché d'eux en ne leur laissant pas le temps de les recharger. Ils avaient conçu leur plan en conséquence : après avoir compté les coups, ils s'étaient précipités dans l'enclos. Aussi, quel fut leur étonnement quand ils virent un de leurs adversaires ouvrir sur eux une sorte de feu roulant, et chaque explosion, quoique moins bruyante que celle des rifles, jeter par terre un de leurs guerriers ? Ils crurent

que les Européens avaient des ressources inconnues d'eux ; ceux qui se trouvaient sur les palissades n'osèrent pas rejoindre leurs compagnons. Ceux au contraire qui étaient déjà dans l'enclos ne tardèrent pas à être accablés par le nombre et au bout de deux minutes, ils furent tous étendus morts sur le gazon. Alors les autres disparurent brusquement, et un calme nouveau succéda sans transition au tumulte du combat.

Hâtons-nous de dire que le feu roulant si fatal aux Pawnies était dû à un

revolver à six coups, exceliente arme qui faisait partie des cadeaux offerts à la famille Reber par le consul de New-York. Schmidt s'en était muni à tout hasard, et nous venons de voir quel parti il avait su en tirer au moment du péril.

Les assiégés purent enfin respirer un peu; cependant leur chef expérimenté savait bien que ce répit ne serait pas de longue durée, et que, selon toute apparence, les Indiens allaient renouveler l'attaque plus furieusement que jamais.

Il commanda de recharger les armes, et demanda d'un ton d'inquiétude :

— Quelqu'un est-il blessé?

Un des guides avait reçu à la jambe une flèche qui avait traversé les chairs; mais il était déjà parvenu à extraire le trait, et son mouchoir, serré fortement autour de la plaie, avait complété ce pansement sommaire. Tête-de-Feu lui-même avait eu deux doigts de la main gauche presque coupés par un coup de hache; mais comme cette bles-

sure ne l'empêchait pas de tenir son fusil, il s'était contenté d'étancher le sang du mieux qu'il avait pu.

— Bah ! nous laverons cela avec de l'eau fraîche quand nous aurons le temps, dit-il avec bonne humeur ; ces peaux rouges pouvaient faire pis, car ils n'y allaient pas de main morte. Mais êtes-vous sûrs que ces coquins que vous voyez là entassés sont vraiment morts ? Il faut toujours se défier de leurs diableries.

Le guide Georges ramassa une lance, échappée à l'un des assaillants, et en perça les corps immobiles, pour s'assurer si réellement la vie les avait abandonnés. Il voulait prendre la même précaution à l'égard de l'Indien qui était tombé sous les coups d'Hermann et de Thompson, quand l'officier de justice lui dit d'un ton fanfaron :

— Celui-là est bien mort, allez! Il a reçu deux coups de fusil presque à bout portant.

Néanmoins, pour l'acquit de sa conscience, le guide piqua de sa lance le cadavre qui ne bougea pas, et il allait redoubler, quand Tête-de-Feu appela tout le monde à son poste, plusieurs signes lui donnant à penser que les sauvages se disposaient à revenir à la charge.

On attendit quelques minutes, mais rien ne justifia cette prévision. Les Indiens se taisaient; aucune tête ne se montrait au-dessus des palissades, bien que les assiégés se fatiguassent les yeux à

chercher l'ennemi. Seulement, à un certain point des clôtures, on entendait un bruit continu, comme celui de corps durs qu'on eût entassés contre les planches ; mais il était impossible de voir ce qui se passait. Tout à coup une lumière rougeâtre brilla sur le point menacé, et, à travers les interstices des pieux, on aperçut des flammes qui prenaient en pétillant un accroissement rapide.

— *Caramba* ! dit le coureur des bois

en frappant du pied, ils jouent maintenant un jeu plus sûr, ils ont mis lè feu aux palissades.

— Le croyez-vous? demanda Schmidt; à mon avis, s'ils voulaient nous incendier, ils auraient commencé par l'écurie, qui se trouvé à leur portée, et qui est remplie de fourrages.

— Oui, sans doute; mais ils nous supposent capables de laisser périr dans les flammes les chevaux et le bétail, dont ils désirent s'emparer avant tout,

et qui seraient pour eux le butin le plus précieux. Ils ont donc accumulé du bois au pied des palissades, et, quand elles seront en partie rongées par le feu, ils achèveront de les abattre avec leurs haches. Alors nous les verrons s'élancer comme autant de forcenés dans l'enclos... Mais, si l'on veut m'en croire, nous ne les attendrons pas; aussitôt qu'ils paraîtront, nous déchargerons sur eux nos rifles tous à la fois, et nous nous réfugierons dans la maison, où nous nous retrancherons de notre mieux pour y jouer notre dernière partie.

— Mais, mon cher Tête-de-Feu, ne vaudrait-il pas mieux essayer d'éteindre l'incendie ?

— Il ne nous manque pour cela que de l'eau et des seaux... Allons! souvenez-vous de mes recommandations... Feu! sur les Indiens dès qu'ils paraîtront, puis tout le monde se repliera sur le log-house au pas de course.

Chacun regagna son poste pour attendre les événements Du reste l'obscurité

avait disparu; la flamme dominait maintenant les palissades, répandant partout une lumière éclatante qui rendait une surprise impossible.

CHAPITRE TROISIÈME.

III.

L'Assa (utsuite).

Hermann et Thompson étaient en sentinelle au pied du rocher auquel la maison était adossée. A quelques pas d'eux se trouvait le corps de l'Indien

qui était tombé sous leurs coups, et cet aspect lugubre ne devait pas contribuer à donner une teinte rose à leurs pensées.

III

— Eh bien ! monsieur le facteur, commença Thompson d'une voix étranglée par la terreur, croyez-vous aux sauvages, à présent? Que le ciel ait pitié de nous ! notre situation me semble désespérée.

— J'en ai peur, répondit Hermann de même, surtout si nous avons la sottise

de nous laisser enfermer dans la maison, comme le veut cet aventurier qui s'arroge ici le droit de donner des ordres... Une fois que nous serons claquemurés dans cette méchante hutte de bois, les Indiens y mettront le feu, comme ils l'ont déjà mis aux palissades. et nous périrons tous ensemble de la plus horrible mort.

— Bonté divine ! la chose n'est que trop probable.

— Écoutez, Thompson, continua le

facteur à voix basse, il nous faut, si nous voulons nous sauver, séparer notre cause de celle des habitants de la ferme. Ce rocher surplombe les palissades, et, au moyen d'une corde attachée à un chevron de la cuisine, nous pouvons nous laisser glisser sans danger sur le gazon, de l'autre côté des clôtures. Nous attendrons que les Indiens aient pratiqué une brèche; quand ils auront réussi, et quand ils se rueront tous à la fois par l'ouverture, cette portion de l'enceinte ne sera plus gardée. Nous pourrons alors d'autant plus facilement gagner

la forêt que le feu sera éteint et l'obscurité complète.

— Oui, oui, ce plan peut réussir; mais comment nous procurer des cordes ?

— J'en ai vu un paquet là-bas, à la porte de l'écurie.

— Je vais le chercher... Pourtant, monsieur Hermann, pourquoi ne com-

muniquerions-nous pas votre idée à nos compagnons d'infortune ?

— C'est impossible ; ils ne voudraient pas abandonner les jeunes filles et le malade qui sont là dans la maison, et qui ne pourraient profiter de notre moyen de salut. D'ailleurs, ils doivent rester ici pour occuper les sauvages pendant que nous nous échapperons.

— C'est vrai, chacun pour soi ; mais

si, malgré nos précautions, les peaux rouges venaient à nous prendre?

— Nous ne résisterons pas, et ils ne nous massacreront peut-être pas sans nous avoir entendu. Alors, pourvu qu'un seul d'entre eux comprenne l'anglais, je leurpromettrai une si riche rançon qu'ils consentiront à nous laisser aller sains et saufs. Ils sont cruels, mais ils sont encore plus avides; nous réussirons.

Ce plan égoïste une fois arrêté, les

deux amis convinrent rapidement des moyens d'exécution. Absorbés par ce grave entretien, ils ne s'apercevaient pas que l'Indien, supposé mort au pied des palissades, s'était traîné vers eux sans aucun mouvement apparent, et se rapprochait toujours davantage.

— Voilà qui est à merveille, dit enfin Thompson, je vais chercher les cordes. Justement, les flammes s'abaissent, et l'on ne pourra m'apercevoir. Disposez donc tout pour que nous puissions pro-

fiter de la première occasion favorable; je vous rejoindrai tout à l'heure.

Il se glissa vers l'écurie, ainsi qu'il l'avait annoncé, et disparut dans l'ombre.

Hermann, de son côté, se mit en devoir de réaliser son projet de fuite; comme il se levait, il se sentit tout à coup saisi par les jambes avec vigueur; il étendit les mains pour reconnaître l'auteur de cette étreinte, elles rencon-

trèrent le corps demi-nu et musculeux d'un sauvage. C'était le prétendu mort qui, employant une ruse fort en usage parmi les Indiens, avait rampé furtivement jusqu'à lui et l'attaquait avec vigueur.

Le facteur surpris poussa un cri perçant et voulut se défendre; mais une force supérieure le renversa par terre, tandis qu'une main de fer lui serrait la gorge. Dailleurs en ce moment un bruit épouvantable, parti de l'autre extrémité

de l'enclos, couvrit sa voix et détourna l'attention des défenseurs de la ferme.

Le feu avait rongé rapidement les pieux, et les Indiens n'avaient eu qu'à donner quelques coups de hache pour ouvrir une large brèche aux barrières. Alors ils s'étaient élancés tumultueusement à travers les poutres encore embrasées, en poussant leurs hurlements farouches. Les blancs attendaient ce moment; ils tirèrent tous à la fois sur cette foule compacte ; deux ou trois des

assaillants tombèrent encore au milieu des débris fumants des palissades. Les Indiens ripostèrent par des coups de fusil et des volées de flèches mal dirigées dans les ténèbres. Tête-de-Feu profita de la confusion :

— Au log-house! au log-house! cria-t-il avec énergie.

Les blancs se serrant les uns contre les autres, coururent en effet vers les bâtiments de bois, et Thompson fut

entraîné avec eux presque sans le savoir. L'obscurité, l'irrésolution des Indiens déconcertés par cette décharge meurtrière, favorisèrent leur projet, et ils atteignirent la maison. Ils crurent bien voir quelque chose s'agiter, dans l'ombre, au pied du rocher, mais ils n'avaient pas le temps de faire des observations, et passèrent avec impétuosité. La porte s'ouvrit comme d'elle-même devant eux, ét ils se précipitèrent dans la salle basse, où régnait une complète obscurité.

— Tous nos amis, tous nos courageux

défenseurs sont-ils rentrés? demanda une voix douce derrière la porte; n'est-il resté personne à la merci de ces féroces Indiens?

— Personne, mademoiselle Julia, répliqua le coureur des bois; hâtez-vous de fermer, car ils pourraient...

— Ah! monsieur Tête-de-Feu, est-ce vous? demanda une autre voix avec émotion; béni soit Dieu qui a préservé

votre existence! Mais Schmidt, mon cher Schmidt, qu'est-il devenu?

— Je suis ici, ma bonne Kretle.

— Et pas blessé, je l'espère... Oh! quelle nuit! quelle horrible nuit!

Pendant que Julia barricadait avec soin la porte et les volets des fenêtres, Kretle, sur l'ordre de Tête-de-Feu, alluma une lumière, afin que l'on pût se

préparer à une nouvelle défense Reber était toujours étendu sur son lit au milieu de la salle basse; mais, accablé par la souffrance, il n'avait plus la force de parler, et donnait à peine quelques signes de sentiment. Immobile, les bras étendus sur sa couche, l'œil vitreux, on eût dit que déjà la vie l'avait abandonné. Les jeunes filles elles-mêmes, les traits décomposés, les vêtements en désordre, se soutenaient seulement par l'effet de la surexcitation passagère que donne la fièvre, et c'était miracle que ces poignantes émotions leur eussent laissé la faculté de penser et de se mouvoir.

Schmidt alla rapidement serrer la main au malade, qui ne parut pas le remarquer, et dit quelques mots d'affectueux encouragement aux deux sœurs. Mais Tête-de-Feu, poussé par l'inexorable nécessité du moment, ne tarda pas élever de nouveau la voix.

— Georges, et vous, Dick, dit-il en s'adressant aux deux guides qui promenaient autour d'eux un regard étonné, chargez bien vite vos rifles, et surveillez les Indiens par les ouvertures pratiquées

aux volets. S'ils approchent, tirez dessus comme sur des chiens ; nous n'en tuerons jamais assez. Schmidt et moi nous garderons les autres fenêtres... Mais caramba ! il nous manque ici quelqu'un. Où est le facteur ?

— Oui, ajouta Thompson, qui, étourdi par la rapidité des événements, s'aperçut seulement alors de l'absence de son patron, comment ne se trouve-t-il pas avec nous ? J'ai laissé M. Hermann à son poste, dans l'enclos.

— Alors il est mort ou prisonnier, répliqua philosophiquement Tête-de-Feu ; ma foi ! il est heureux que nos pertes ne soient pas plus grandes.

— J'espère encore que M. le facteur sera parvenu à se sauver, dit Thompson ; il a manifesté l'intention de franchir les palissades, et peut être aura-t-il réussi à gagner la plaine.

— Hum ! vous croyez?... enfin, soit !...

toujours est-il que nous n'avons plus à nous occuper de lui... Allons! Schmidt, courez vous mettre en embuscade à la fenêtre de la chambre de ces demoiselles, pendant que je garderai la fenêtre de la chambre de Reber. Véritablement ces Pawnies ne nous pressent pas avec la vigueur et l'acharnement qu'ils montrent d'ordinaire dans leurs escarmouches, et cette indécision doit tenir à quelqu'accident survenu parmi eux. Enfin, nous saurons peut-être plus tard de quoi il retourne; en attendant, songeons à défendre chèrement notre vie.

Et il allait passer dans une pièce voisine.

— A quoi bon, mon ami? dit Schmidt avec accablement, sans bouger. A quoi nous servira de faire de nouvelles victimes, sinon à irriter davantage nos redoutables adversaires? Ne vaudrait-il pas mieux essayer d'obtenir d'eux une *capitulation*, comme on appelle cela ?

— Y pensez-vous? Après les pertes

qu'ils ont essuyées, ils ne voudront rien entendre et ils nous égorgeront.

— Nous en égorgeront-ils moins quand nous aurons tué encore quelques-uns des leurs? Évidemment nous ne pouvons tenir; nous sommes bloqués par une bande nombreuse, et nous n'avons aucun espoir de secours. Il leur sera facile maintenant de se défaire de nous quand la fantaisie leur en prendra; ils n'auront qu'à mettre le feu à cette maison de bois

comme ils l'ont déjà mis aux palissades.

— Nous gagnerons toujours un peu de temps, dit le chasseur, que sa haine contre les Indiens aveuglait; nul ne sait ce qui peut arriver d'ici aux premières lueurs du matin.

Mais cette opinion du coureur des bois ne fut approuvée d'aucun de ses compagnons. Les deux guides eux-mêmes étaient d'avis qu'une résistance

prolongée ne pouvait avoir aucun résultat favorable; Kretle et Julia supplièrent leurs défenseurs de cesser cette lutte inégale.

— Si impitoyables que soient les Indiens, poursuivit Kretle avec animation, ils ne pourront exercer aucune cruauté envers deux pauvres jeunes filles inoffensives et un mourant. Abandonnez-nous donc à notre sort, mes bons amis; vous avez poussé assez loin le dévouement... Vous êtes cinq hommes bien armés, pleins de vigueur: grâce à

l'obscurité, vous vous frayerez aisément passage à travers les rangs des Indiens; vous vous réfugierez dans la forêt, et avant le jour vous aurez gagné Stockton... Allons! il le faut, n'hésitez pas... Partez, partez... et que le ciel vous récompense de vos généreux efforts pour nous défendre!

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV.

L'Assaut (suite).

Cette proposition parut donner à penser à la plupart des assistants.

— Le plan n'est pas mauvais, dit un

des guides en regardant Tête-de-Feu, et il pourrait réussir.

— Oui, ce plan est bon, reprit Schmidt, et seul il *vous* présente des chances de salut. Partez donc vite, je vous en conjure...Je tiendrai les Indiens en échec pendant que vous fuierez par es derrières de la maison.

— C'est-à-dire, mon garçon, s'écria Tête-de-Feu, que vous ne voulez pas abandonner cette pauvre famille, et que vous tenez à partager son sort, quel

qu'il soit?... Eh bien! et moi donc? Croyez-vous que pour sauver ma misérable peau je consentirais à les abandonner aussi? Ne m'avez-vous pas tous été recommandés par mon ami Girard, à qui je dois trois fois la vie? Je vous ai protégés de mon mieux; maintenant il ne me reste plus qu'à mourir avec vous... Aussi bien voilà longtemps que je suis au monde, et périr de la main d'un Indien, ou de la griffe d'un ours, ou de faim, ou de soif, c'est à quoi j'ai eu le loisir de me préparer... Allons j'y suis résolu, je reste... Il est bien entendu, ajouta-t-il en s'adressant aux autres

défenseurs de la ferme, que je n'empêche personne de tenter cette chance de salut; loin de là; je ne négligerai rien pour en assurer le succès.

Les deux sœurs supplièrent Schmidt et Tête-de-Feu de renoncer à ce dévouement inutile; elles les trouvèrent l'un et l'autre inébranlables. Cette détermination des deux meilleurs champions de la bande décida les guides et Thompson à ne pas réaliser leur projet de sortie; ils eussent été en trop petit nombre pour soutenir l'attaque des

peaux rouges, et ils reconnurent qu'il valait mieux recourir aux négociations.

— Nous allons donc en avoir le cœur net, dit Tête-de-Feu; laissez-moi parler à ces coquins... Quant à vous, camarades, mettez vos armes de côté; vous n'aurez plus à vous en servir cette nuit.

Il s'approcha de l'ouverture pratiquée au volet de la fenêtre; mais, avant de

commencer les pourparlers, il promena un regard curieux dans l'enclos.

— Tout ce que je vois, dit-il à demi-voix à ses compaguons, confirme mon idée que ces Indiens n'ont pas de chef, et que chacun agit selon son caprice. Ils sont là-bas à se disputer nos chevaux, nos bœufs et les misérables objets trouvés dans l'écurie, au lieu de nous pousser avec leur vigueur ordinaire. Si je pouvais deviner...

Il fut interrompu par une flèche qui

rasa son front et alla s'implanter dans la muraille.

— *Caramba* ! dit-il en souriant, il en est pourtant parmi eux qui ne se soucient ni de vaches ni de chevaux. Finissons-en.

Il se mit un peu de côté pour éviter les messagers du même genre et annonça par la meurtrière que les blancs désiraient parler au chef des Pawnies.

On tarda un peu à lui répondre, comme si cette demande eux excité un certain embarras parmi les assiégeants ; enfin une voix dure s'éleva dans l'obscurité et répondit par la formule habituelle, « que les oreilles d'un chef étaient ouvertes. » On ne pouvait voir celui qui parlait, mais ce n'était plus Vent-du-Nord.

— Pawnie, reprit le coureur des bois vous êtes venus nous attaquer, et nous nous sommes défendus comme il convient à des guerriers blancs. Maintenant

nous sommes encore nombreux, sans blessures; nous avons nos rifles, avec une bonne provision de poudre et de balles; nous sommes abrités par une hutte solidement construite, et nous pourrions envoyer encore beaucoup de Pawnies dans les territoires de chasse où les guerriers rouges vont rejoindre leurs pères.

— Le bois brûle bien et la maison est de bois, fut la réponse laconique de l'interlocuteur indien.

— Eh! je le sais bien, maudite vermine! murmura Tête-de-Feu.

Puis il reprit tout haut :

— L'homme rouge est cruel et il aime le sang; l'homme blanc ne verse le sang que pour sa défense, et il s'arrête quand le Grand Esprit de son peuple le lui ordonne. Écoute, Pawnie : cette maison, outre les carabines et les munitions, renferme des fourrures, des

couvertures et toutes sortes d'autres choses précieuses; si les Pawnies la brûlent, ce butin sera perdu pour eux... Eh bien ! nous vous rendrons le log-house avec tout ce qu'il contient, si vous voulez accepter nos conditions.

— Que demande le chef des blancs ? répliqua le diplomate du désert.

— Mon wigwam renferme un homme

malade « qui entend déjà la voix de ses pères; » je demande que le mourant soit respecté.

— Le malade est sous la protection du Grand-Esprit, répliqua l'Indien d'un ton sentencieux.

— Bien; mon wigwam renferme encore deux jeunes filles que vous appelez l'Hermine-Blanche et la Fleur-Penchée;

les guerriers rouges n'exerceront contre elles aucune violence.

— Les guerriers ne s'inquiètent pas des femmes, répliqua le Pawnie avec le dédain ordinaire de sa race pour le sexe le plus gracieux et le plus faible.

Tête-de-Feu fit une grimace comme s'il n'eut pas ajouté foi entière à ce

mépris officiel, cependant il poursuivit :

— Il me reste seulement à stipuler que tous les autres blancs auront la faculté de se retirer, sans armes, où bon leur semblera, sans qu'il leur soit fait aucune avanie en actions ou en paroles.

La réponse ne tarda pas :

— Les visages pâles sont des chiens ! reprit la voix avec des intonations de colère ; le sang rouge a coulé abondamment cette nuit, un chef et plusieurs guerriers ont poussé leur cri de mort et s'en sont allés dans le pays des esprits ; le sang des blancs doit couler à son tour. . Les Pawnies prendront les chevelures de tous les blancs qui sont dans le wigwam, sauf celles des jeunes filles et du malade, et ils planteront pour eux le poteau du supplice.

Tête-de-Feu se retira de la meurtrière

et apprit à ses compagnons le résultat de la conférence.

— Hein ! c'est clair, n'est-ce pas ? continua-t-il avec ironie. Ils exigent que nous nous rendions à discrétion.

— C'est une extrémité terrible, répliqua Schmidt ; mais soumettons-nous, puisque nous n'avons aucun moyen de

salut.. J'ai entendu dire que ces Indiens, si redoutables dans le combat, étaient comme des enfants quand on avait cessé de leur résister et quand leurs fougueuses passions étaient calmées. Nous tenterons de les amadouer par de bonnes paroles et de séduisantes promesses; c'est maintenant notre seule ressource. Les croyez-vous capables de se ruer sur nous dès que la porte leur sera ouverte et de nous massacrer tous?

— Hum! je n'en sais rien; cependant

il est plus probable qu'ils voudront donner à notre supplice une grande solennité; ces brigands ne connaissent pas de plus vive jouissance que celle de torturer leurs prisonniers, et il leur faudra employer un certain temps aux préparatifs de la fête dont nous serons les héros... Que la peste les étouffe !

— Un mot encore : les Indiens tiendront-ils leur parole à l'égard de ces innocentes jeunes filles ?

— La vie des demoiselles Reber sera certainement respectée; mais je crains pour elles...

Un effroyable hurlement des sauvages annonça qu'ils commençaient à s'impatienter et qu'ils se disposaient à reprendre les hostilités.

— Il n'y a plus à hésiter, reprit Tête-de-Feu; dans dix minutes nous serons

brûlés vifs si nous n'avons pris un parti. Quelqu'un est-il d'avis de ne pas nous rendre ?

Personne ne répondit; tous les visages étaient sombres, consternés. Thompson, l'officier de justice, voulut prononcer quelques mots; il ne put y parvenir. On entendait seulement les faibles gémissements de Kretle et de Julia, qui se cachaient le visage en se serrant contre leur père immobile et silencieux.

— Allons! reprit le coureur des bois, dont l'accent avait en ce moment un caractère solennel, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous; que Dieu nous protège maintenant!

Et il alla déverrouiller la porte.

Peu de minutes après, les Indiens envahissaient la maison en poussant de sauvages cris de triomphe. Tous les

hommes furent saisis, garrotés avec des courroies de peaux de bison et jetés sur le sol Cependant les vainqueurs, soit par respect pour la capitulation projetée, soit qu'ils crussent n'avoir rien à craindre de pareils ennemis, ne se portèrent à aucune violence envers le malade et ses deux filles.

Ils regardèrent même avec une sorte de respect les joues creuses, la barbe grisonnante, les yeux vitreux du mal-

heureux Reber. Quant à Kretle et à Julia, on les laissa libres de leurs mouvements ; mais on les suivait des yeux, et l'expression ardente de ces regards n'était pas moins alarmante pour elles que pour les prisonniers, qui paraissaient destinés aux plus cruelles tortures.

CHAPITRE CINQUIÈME

V.

Le grand chef.

Pendant les premiers moments, les Indiens se livrèrent à des transports désordonnés de joie, menaçant les prisonniers de la voix et du geste ; mais-bien-

tôt la vue d'une foule d'objets nouveaux pour eux et le désir de s'en emparer vinrent opérer une diversion dans leur esprit. Ceux même qui d'abord avaient entouré les charmantes filles du visage pâle, et qui les avaient épouvantées de leur admiration, ne tardèrent pas à s'en éloigner pour prendre part au pillage. Les premiers arrivés s'étaient emparés des carabines et des munitions, qu'ils prisaient particulièrement; les autres portaient la main sur les divers ustensiles qu'ils apercevaient, et dont ils ne comprenaient pas l'usage. A travers le masque de gravité qu'un Indien garde

toujours vis-à-vis des Européens, on lisait sur leurs visages barbouillés de suie et d'ocre la satisfaction que leur causaient ces puériles conquêtes. Du reste, inutilement Tête-de-Feu cherchait à reconnaître parmi eux un chef important et respecté. Aucun d'eux n'avait de plus riches ornements que ses compagnons; aucun n'avait cet air d'autorité qui distingue le sachem d'une grande tribu. Deux ou trois paraissaient obtenir des autres certaines marques de déférence; mais chacun d'eux n'était évidemment que le *primus inter pares* de la bande, et ne pouvait imposer sa vo-

lonté. Désirant à tout prix éclaircir ses doutes, Tête-de-Feu dit à un guerrier pawnie assis auprès de lui, et qui paraissait blessé légèrement :

— L'œil d'un blanc cherche en vain parmi les Indiens le chef rouge Vent-du-Nord; pourquoi Vent-du-Nord ne se trouve-t-il pas ici avec ses frères, pour prendre sa part du butin et des chevelures?

Le Pawnie répliqua d'une voix som-

bre, en grinçant des dents et en agitant son tomahawk :

— Les visages pâles sont des traîtres, ils ont tué Vent-du-Nord avec leur *tonnerre* ; mais le poteau des supplices s'élève déjà pour eux. Les Indiens leur arracheront les yeux, leur ouvriront la poitrine, leur verseront de la graisse fondue dans les oreilles ; leurs jeunes filles seront les servantes du wigwam des peaux rouges ; leurs bâtiments, leurs défrichements seront brûlés. En

attendant, le Puma (c'était le nom de celui qui parlait) a vengé sa propre blessure et la mort de Vent-du-Nord; il a pris la chevelure d'un des visages pâles.

Entr'ouvrant son grand manteau de peau de castor, le Puma montra en effet au coureur des bois une chevelure sanglante, suspendue par mépris à ses jambières.

— Qui donc as-tu scalpé, Pawnie?

s'écria Tète-de-Feu en s'agitant malgré ses liens, comment est-il possible...

— Ugh! cria un des sauvages qui erraient dans la salle en touchant à tout avec une curiosité naïve.

Celui qui avait poussé cette exclamation pour réclamer l'attention des Indiens venait de remarquer la pipe dont Girard avait fait don aux émigrans, et

qui devait être pour eux une sauvegarde; il l'examinait d'un air stupéfait et la montrait à ses compagnons. Cette circonstance inattendue réveilla les espérances de Tête-de-Feu.

— Par le ciel! dit le coureur des bois à Schmidt qui gisait garrotté à côté de lui, j'avais oublié cette méchante pipe, et pourtant elle pourra, si je ne me trompe, nous être d'un grand secours.

— Pas d'illusions, mon ami, répon-

dit Schmidt avec tristesse; vous avez déjà montré cette pipe à Vent-du-Nord, quand il était notre prisonnier, et si elle eût possédé vraiment la vertu que nous lui supposions...

— Je ne comprends pas encore grand'chose à leur conduite, mais je soupçonne... Au fait, il n'en coûte rien d'essayer.

Comme les Indiens s'étaient formés

en un groupe serré, et se passaient de main en main l'objet de leur surprise ou de leur inquiétude, Tête-de-Feu se souleva et dit dans leur idiome :

— Que mes frères rouges ouvrent les oreilles : « Ce calumet de paix a été donné par le grand chef pawnie, Daim-Léger à son ami Girard, appelé par les Indiens l'Aigle-Rusé, et l'Aigle, à son tour, l'a donné au maître de ce wigwam. Daim-Léger a juré par le Grand-Esprit qu'il soutiendrait de son bras et du bras

de ses guerriers le possesseur de ce calumet, et malheur à qui braverait la colère de Daim-Léger, le grand chef! »

Le coureur des bois avait répété exactement cette formule, qui, comme nous l'avons dit déjà, semblait tenir à quelque rite mystérieux; il fut presque effrayé lui-même de l'effervescence extraordinaire qu'elle excita parmi les Pawnies. Se départant de leur réserve habituelle, ils se mirent à causer entre

eux avec une animation, une énergie de geste et d'expression inimaginables. On appela en conseil ceux qui étaient restés dans l'enclos, et bientôt ce fut un concert de voix rauques et gutturales, à peine moins terribles que les hurlements de guerre.

D'abord, les interlocuteurs parlaient tous à la fois, et Tête-de-Feu ne pouvait comprendre la cause de cette agitation. Enfin, pourtant, à force de soin, et en saisissant au vol quelques paroles

significatives, il réussit à se mettre au courant de la situation.

La troupe d'Indiens qui avait envahi la ferme des Deux-Sœurs, faisait partie d'une des tribus venues dans la contrée à la suite de la grande émigration de bisons. Cette fraction était sous les ordres de l'indien Vent-du-Nord, qui, sans avoir eu le titre officiel de chef, avait pourtant joui d'une certaine autorité parmi les guerriers de sa nation. Or, Vent-du-Nord s'était souvenu des

deux charmantes filles qu'il avait vues à la ferme, quand il avait été surpris espionnant l'habitation des blancs; peut-être aussi avait-il gardé rancune du traitement sévère, mais exigé par la nécessité, que Tête-de-Feu lui avait fait souffrir pendant sa captivité. Toujours est-il que, se trouvant dans le voisinage du log-house avec une troupe de compatriotes aguerris et avides de pillage, il avait voulu profiter de l'occasion pour venger ses injures personnelles. L'autorité des grands chefs indiens n'est pas absolue; souvent certains membres de la tribu commettent des

actes de brigandage sur lesquels les chefs doivent fermer les yeux. Vent-du-Nord put donc facilement déterminer ceux qui l'accompagnaient à tenter un coup de main contre l'habitation, et, pour réaliser leur projet, ils s'étaient embusqués dans le bois, pendant la journée précédente, en attendant le moment favorable de surprendre les colons.

On sait comment la vue des chevaux qui paissaient dans la vallée avait dé-

terminé les Indiens à précipiter l'attaque : comment Vent-du-Nord, en punition de sa perfidie, avait été tué par Tête-de-Feu ; et c'était la mort du chef de l'expédition qui avait causé parmi les peaux rouges ce trouble, cette irrésolution dont les assiégés avaient été frappés. Maintenant les pertes considérables essuyées par la troupe dans le combat faisaient craindre que le Sachem de la tribu ne blamât une entreprise aussi désastreuse; et, d'autre part, la certitude que les vaincus, comme le témoignait le calumet de paix découvert dans la salle, étaient sous la protection

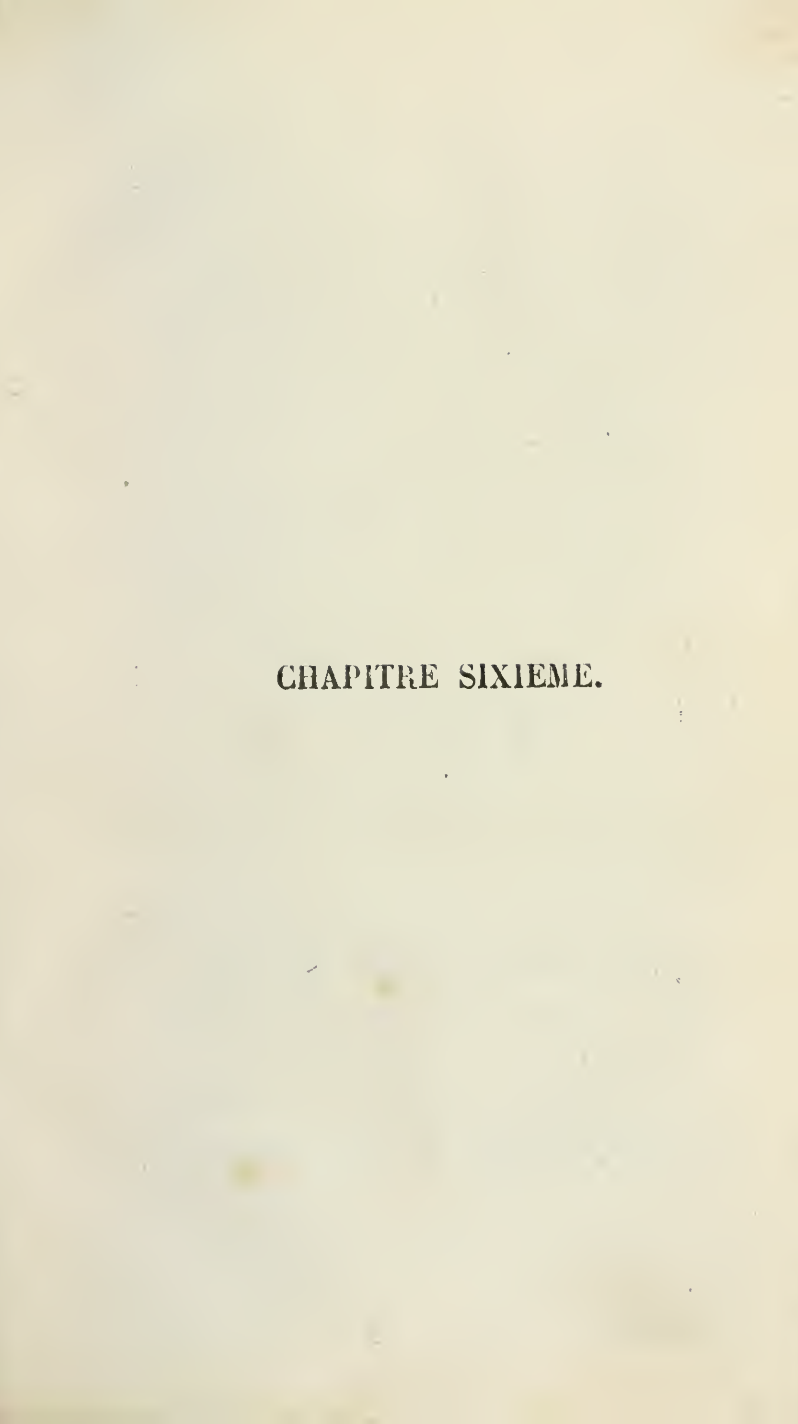
de Daim-Léger, redoublait les alarmes des vainqueurs.

Le Puma, à qui la chevelure saignante suspendue à ses jambières donnait une autorité momentanée, se chargea de résumer la discussion et de rassurer la bande.

— Les blancs ont la langue fourchue, dit-il avec dédain; leurs paroles sont

des mensonges. Vous verrez qu'ils auront volé le calumet de paix de Daim-Léger! Est ce qu'un grand chef pourrait regarder si bas? Que mes frères rouges se rassurent; quand viendra le sachem, qu'un messager est allé prévenir, il ne s'irritera pas contre ses jeunes gens; il verra que nous avons vengé la mort de nos guerriers, et que nous avons pris une chevelure; il verra que nous avons fait un grand butin, que nous lui avons réservé l'Hermine-Blanbhe et le Lis-Penché pour son wigwam, et il dira : « C'est bien ! » Il se réjouira surtout du supplice des blancs, car ce

supplice durera depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Que mes frères aient donc l'esprit en repos, et qu'ils se hâtent de dresser le poteau des tortures. Le grand chef, à son arrivée, aura la joie d'entendre le chant de mort des visages pâles.



CHAPITRE SIXIEME.

VI

Le grand chef (suite).

Une approbation unanime accueillit cette harangue, et les Indiens, avec cette mobilité d'impression qui les caractérise, passèrent d'une extrême in-

quiétude à une sécurité complète. Quelques-uns seulement restèrent dans la salle pour garder les prisonniers, tandis que les autres se rendaient tumultueusement dans l'enclos afin de commencer les préparatifs du supplice, la plus grande fête que connaissent les indigènes de l'Amérique du Nord.

Au lever de l'aurore, les malheureux Européens se trouvaient dans un état de fatigue et de prostration que l'on comprend sans peine après tant de fati-

gues, d'émotions et de dangers. Ils étaient toujours étendus par terre, étroitement garottés, et surveillés de près par les Indiens. Les deux jeunes filles demeuraient comme anéanties; elles se serraient contre leur père, et ne semblaient plus avoir la force de se mouvoir, de parler, ou même de penser. Le malade, en revanche, après avoir été plongé toute la nuit dans un abattement profond, recouvrait un peu de connaissance et regardait autour de lui d'un air hébété; on eût dit que Dieu, en punition sans doute de quelque faute passée, avait voulu lui rendre la con-

science de lui-même juste au moment où il lui eût été préférable de l'avoir perdue.

La porte de la salle demeurait ouverte, et aux premières lueurs du matin on put voir les Pawnies occupés à dresser dans la cour cinq piquets ou poteaux, auxquels devaient être attachés les prisonniers quand on les mettrait à la torture. Tandis qu'une partie des Indiens achevaient de planter ces instruments de supplice, les autres dan-

saient alentour la *danse du scalpe*, en faisant des contorsions de démoniaques et en brandissant leurs lances ou leurs tomahawks. Des chants discordants et barbares accompagnaient cette ronde infernale et semblaient destinés à s'harmonier avec les cris et les gémissements des suppliciés.

Comme le soleil allait se lever, les chants et les danses cessèrent tout à coup; alors on entendit le galop de plusieurs chevaux qui montaient la col-

line, et les Indiens sortirent d'un air empressé comme pour aller au-devant d'un personnage important. Les prisonniers tressaillirent, et Tête-de-Feu dit avec une agitation involontaire à ses compagnons d'infortune :

— Notre sort va se décider... voici le grand chef.

En effet, bientôt une douzaine de cavaliers indiens, montés sur des chevaux

mustangs, entrèrent comme un ouragan dans l'enclos, après avoir franchi les palissades à demi-consumées, et vinrent s'arrêter en face des poteaux. Outre leurs lances et leurs boucliers, ils avaient tous des carabines. Leur chef, remarquable à son manteau de peau de castor curieusement travaillé, à sa ceinture écarlate, aux riches ornements de ses jambières et de ses mocassins, était de taille presque colossale. Il semblait avoir dépassé l'âge moyen de la vie, mais il conservait toute sa vigueur, et son visage, bariolé de peintures et de tatouages, avait une sombre éner-

gie. Ce qui dénotait en lui le chef puissant, c'était l'air de froideur et d'impassibilité qu'il affectait; bien qu'il y eût autour de lui beaucoup d'objets dignes de son attention, il ne parut en regarder aucun ; bien que la conduite de ses inférieurs dût mériter l'éloge ou le blâme, il ne leur adressa pas une question, et garda un silence majestueux jusqu'à ce qu'il fût descendu de cheval.

Alors il s'adossa froidement à une palissade, remit sa carabine à l'un de ses suivants, et, faisant de la main un geste

plein de dignité, il invita les dévastateurs de la ferme à venir lui rendre compte de leur conduite.

Ils l'entourèrent aussitôt, et semblèrent s'efforcer de se justifier de quelque méfait. Celui qui parla le plus longuement fut le Puma, qui unissait une grande éloquence dans le conseil au courage féroce d'un guerrier dans le combat. Les blancs ne pouvaient entendre son discours ; mais sa pantomime expressive leur laissait deviner

le sens de tout ce qu'il disait. Il sembla d'abord énumérer les objets précieux trouvés dans la ferme, les chevaux, les armes, les fourrures, toutes choses qui avaient une valeur immense aux yeux de ces maraudeurs. Puis il décrivit le combat, la mort de Vent-du-Nord et celle des guerriers qui avaient pénétré dans l'enclos ; il ne daigna pas parler de sa propre blessure, mais il étala orgueilleusement la chevelure qu'il avait conquise ; enfin il fit un éloge emphatique de la beauté des prisonuières, et il montra successivement les cinq poteaux, en décrivant avec amour les dif-

férents supplices réservés à ceux qui allaient y être attachés. Cette harangue produisit une vive impression sur les personnages qui avaient accompagné le chef, mais le chef lui-même demeura impénétrable. Après une minute de réflexion, il prononça quelques mots d'une voix brève, et se dirigea vers la maison, suivi seulement du Puma et d'un autre guerrier.

Tête-de-Feu jusqu'à ce moment n'avait fait qu'entrevoir le chef des Paw-

nies, alors enfin il put l'envisager à loisir, et il dit d'une voix étouffée aux autres prisonniers :

— Que ce soit pour notre perte ou pour notre salut, c'est Daim-Léger en personne.

Quand le redoutable sachem entra dans la salle basse, Kretle et Julia se levèrent par un mouvement spontané,

et, se jetant à ses pieds, lui demandèrent grâce pour leur père et pour leurs amis. Sans doute Daim-Léger ne pouvait les comprendre, mais leur attitude était si touchante, leurs larmes, leur désespoir avaient tant d'éloquence qu'elles eussent attendri le cœur d'un tigre. Le malade, à son tour, joignant ses deux pauvres mains maigres et diaphanes, balbutia des paroles sans suite pour invoquer la pitié du chef en faveur de ses filles. Mais Daim-Léger avait trop la conscience de sa dignité pour écouter les supplications de deux femmes et d'un mourant; il ne parut ni

les voir, ni les entendre, et marcha d'un pas grave vers la pipe mystérieuse qui avait été remise religieusement à sa place par les Indiens. Après l'avoir examinée avec attention, il se tourna vers les prisonniers et dit d'un ton majestueux :

— Mes yeux ont vu le calumet de paix d'un grand chef ; mais mon esprit ne peut comprendre comment ce calumet se trouve entre les mains des blancs.

Cette question s'adressait particulièrement à Tête-de-Feu, et celui-ci répéta la formule sacramentelle que nous connaissons déjà. Toutefois, le sachem ne laissa rien voir sur son visage de bronze. Après une assez longue pause, il demanda encore :

— Les blancs savaient qu'ils étaient sous la protection d'un grand chef; pourquoi n'en ont-ils pas avertis les guerriers rouges? Serait-ce donc que

les visages pâles avaient soif du sang des Pawnies?

— Les blancs n'ont soif du sang de personne, répliqua Tête-de-Feu, et ils combattent seulement pour leur défense Les guerriers rouges nous ont attaqués les premiers, quand nos deux nations avaient enterré la hache, et nous avons bien été forcés d'accepter le combat. D'ailleurs je n'avais pas besoin de répéter aux guerriers rouges

que ce calumet était suspendu dans mon wigwam; l'Indien Vent-du-Nord était venu, il y a plusieurs lunes, espionner les blancs, et je lui avais montré la pipe du chef en lui disant : « Les colons de ce pays sont les amis de Daim Léger. » Mais au lieu de nous protéger contre les attaques des Pawnies, ce calumet paraît les avoir animés contre nous davantage. Alors j'ai cru que Daim-Léger ne conservait aucune autorité dans sa tribu, et je n'ai pas cru nécessaire de montrer de nouveau la pipe qu'il avait donnée à son ami blanc l'Aigle-Rusé.

Ces paroles, habilement calculées, firent étinceler le regard du sachem, mais on ne pouvait deviner si cette colère était favorable ou non aux malheureux Européens. Le chef se remit bientôt et poursuivit froidement :

— Ainsi Vent-du-Nord avait vu la pipe de Daim-Léger dans ce wigwam ? Le visage pâle peut-il me dire comment la chose s'était passée ?

Tête-de-Feu raconta brièvement la

prise de Vent-du-Nord, sa captivité à la ferme et sa fuite précipitée En écoutant ces détails, le chef indien paraissait faire des efforts de plus en plus violent pour contenir des sentiments impétueux.

Enfin il dit d'une voix étouffée :

— C'est bien.

Et son couteau à scalper brilla tout à coup entre ses mains tatouées.

Tous les prisonniers frémirent; Thompson ne put retenir un cri de frayeur.

Mais Daim-Léger, au lieu d'employer cette arme à son usage ordinaire, s'en servit pour couper les courroies qui retenaient les membres des européens; puis il dit d'un ton d'autorité:

— Mes frères blancs sont libres; tout

ce qui leur a été pris jusqu'au moindre objet, leur sera rendu par mes jeunes-gens; et ils apprendront ainsi que Daim-Léger n'est pas le dernier de sa tribu.

Les colons, ne pouvant croire à une délivrance si subite et si peu espérée, poussaient des exclamations sans suite, et n'osaient remercier leur farouche libérateur. Les jeunes filles, qui avaient résisté à leurs mortelles angoisses pendant plusieurs heures, pa-

raissaient près de succomber à l'excès de leur joie.

Cependant les deux Indiens qui assistaient le sachem n'approuvaient pas sa clémence, et l'un d'eux reprit timidement :

— Daim-Léger est un grand chef; mais les blancs ont versé le sang des hommes rouges et les hommes rouges à leur tour veulent du sang. Que répon-

dront les jeunes gens de Daim-Léger quand ils retourneront à leurs villages et quand les femmes et les enfants des guerriers morts leur demanderont : « Où sont les chevelures de ceux qui nous ont tué nos maris et nos pères? »

— Les guerriers rouges, répliqua le sachem qui ne se contint plus et laissa voir enfin son ressentiment, ont agi comme des femmes en attaquant les amis de Daim-Léger, et la colère d'un chef devrait s'appesantir sur eux Ceux

qui sont morts pendant la nuit dernière sont tombés, non sous les coups des blancs, mais foudroyés par le Grand-Esprit, qui voyait d'un mauvais œil leur désobéissance.

— Daim-Léger est un grand chef, répéta le Puma à son tour, mais Vent-du-Nord était un vaillant guerrier qui aurait pu devenir la gloire de sa tribu.

— Vent-du-Nord était un chien, in-

terrompit le sachem en serrant le manche de son tomahawk. Pour s'emparer de ces filles blanches, il a méconnu les ordres et frappé les amis de Daim-Léger; s'il existait encore, je l'eusse moi-même étendu mort à mes pieds.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Le grand chef (suite).

Nul n'osa répliquer. Le sachem appela d'un geste autour de lui les Indiens qui se trouvaient dans l'enclos.

— Mes jeunes gens, dit-il avec un accent d'autorité, vont rendre aux amis de Daim-Léger tout ce qu'ils leur ont enlevé, puis ils retourneront sans retard dans la prairie. Les bisons sont nombreux et gras ; les Konsas, les Osages et les Sioux font beaucoup de victimes, et la joie sera dans leur wigwam ; faudra-t-il donc que la famine vienne s'asseoir dans le nôtre ? Hâtez-vous ; Daim-Léger a parlé.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

Les pillards, au grand regret sans doute de plusieurs d'entre eux, durent restituer aux colons ce qu'ils leur avaient dérobé. Bestiaux et chevaux furent réintégrés dans l'étable; les armes, les effets, tout fut rapporté en silence aux légitimes propriétaires. Daim-Léger lui-même surveillait d'un œil jaloux cette restitution. Quand il se fut assuré qu'elle s'était opérée entièrement et que ses hommes n'avaient pas conservé la moindre parcelle de leur butin, il donna le signal du départ et peu de minutes après les Indiens quittaient la ferme.

Seul, Daim-Léger restait dans la salle basse, tandis que son magnifique cheval de guerre piaffait dans la cour, contenu avec peine par un autre cavalier.

— Mes frères blancs doivent être contents, dit-il en se disposant lui-même à sortir ; Daim-Léger sera désormais en paix avec eux, et, s'ils ont des plaintes à porter, c'est à leur ami qu'ils les porteront, afin qu'il leur fasse rendre justice. A présent, si les blancs rencon-

trent l'Aigle-Rusé qu'ils appellent Girard, ils pourront lui dire : « Daim-Léger est un grand chef : il a sauvé nos biens et nos chevelures. »

Il salua de la main par un geste plein de dignité, monta sur son cheval, et partit au galop pour rejoindre sa horde sauvage.

Les habitants de la ferme, tombant à genoux, remercièrent Dieu dans un élan de reconnaissance.

Néanmoins il se passa quelques moments avant qu'aucun d'eux osât s'aventurer hors de l'habitation Des rôdeurs indiens avaient pu rester en arrière, malgré l'ordre du chef, afin de prendre une revanche particulière du désappointement de la tribu. Enfin, rassurés par le profond silence qui régnait maintenant autour de la ferme, Schmidt et Tête-de-Feu se hasardèrent à sortir.

Leurs craintes n'étaient pas fondées ;

en pénétrant dans l'enclos ils s'assurèrent qu'il était complétement évacué par les peaux rouges. Ceux-ci avaient même eu le soin d'emporter leurs morts; et, n'eussent été les palissades brûlées ou arrachées en plusieurs endroits, n'eussent été certaines places encore rougies par le sang versé, n'eussent été surtout ces cinq poteaux qui rappelaient à quel horrible sort venaient d'échapper les pauvres colons, on eût pu croire que cette invasion des Indiens était un mauvais rêve enfin dissipé par les premières lueurs du jour.

Pendant que Schmidt et le coureur des bois examinaient ces lugubres détails, ils aperçurent à quelque distance un homme vêtu à l'européenne. Il était assis contre les palissades et semblait sommeiller, son fusil posé en travers sur ses genoux. Au chapeau de Panama qui lui cachait le visage, il était facile de le reconnaître.

— C'est lui, c'est Hermann! s'écria Schmidt en s'élançant vers le dormeur;

que me disiez-vous donc, Tête-de-Feu? Vous supposiez que les sauvages...

— Prenez-garde, Schmidt! s'écria le coureur des bois; ce doit être un nouveau tour des Indiens; il n'est pas naturel qu'un homme dorme après les événements de la nuit dernière...

— Il est épuisé de fatigue, blessé peut-être.

Et Schmidt courait toujours. En arrivant près du dormeur, il se pencha vers lui et lui dit avec un accent de joie :

— Ah ! monsieur Hermann, vous avez donc été épargné par ces bandits ?... Je m'en réjouis de toute mon âme, malgré vos torts envers nous.

Hermann demeurait immobile et muet.

— Ce sommeil n'est pas naturel en effet, ajouta Schmidt en pâlissant.

Le coureur des bois qui survint en ce moment, arracha brusquement le chapeau du prétendu dormeur.

Alors on put voir qu'Hermann était mort et qu'il avait été scalpé.

Seulement, soit dérision, soit excès

de scrupule des Pawnies, qui avaient voulu exécuter à la lettre l'ordre du grand chef, on avait restitué au cadavre la chevelure dont le Puma s'était fait un trophée pendant une partie de la nuit. En enlevant le chapeau, Tête-de-Feu avait aussi enlevé cette chevelure, qui tomba sur le gazon, tandis que le corps, perdant l'équilibre, s'affaissait lourdement d'un autre côté.

Schmidt poussa un cri d'horreur et se couvrit les yeux avec la main; Tête

de-Feu, plus habitué à de pareils événements, disait avec tranquillité :

— Voyez-vous, les farceurs ! j'avais flairé une espiéglerie de ce genre Mais, *carajo* ! il faut que ces peaux rouges commencent à baisser; je n'aurais jamais cru qu'une autorité fût assez puissante parmi eux pour les décider à restituer la chevelure d'un ennemi scalpé... Ils baissent, certainement ils baissent !

Schmidt lui-même, revenu de sa pre-

mière impression, murmurait à demi-voix :

— C'est encore et toujours le jugement de Dieu ! Après avoir souffert les mêmes tourments que ses victimes, ce malheureux est mort de l'horrible mort à laquelle il les avait exposées !



CHAPITRE HUITIÈME.

VIII.

Les voyageurs.

Les premières heures de la journée qui suivit cette nuit d'angoisses se passèrent dans un calme profond pour les maîtres et les hôtes de la ferme des

Deux-Sœurs. Ils étaient brisés de fatigue à bout de forces; aussi tous, après le départ des Indiens, s'étaient-ils endormis, les uns dans la maison, les autres sur le foin de l'étable. Kretle et Julia elles-mêmes avaient succombé à l'épuisement; la tête appuyée contre le lit de leur père, elles dormaient d'un sommeil pénible, maladif, qui n'avait rien de réparateur.

Deux heures de repos suffirent à Schmidt, dont l'âme énergique sou-

tenait l'organisation délicate, et il fut le premier sur pied. Il ne tarda pas à être rejoint par Tête-de-Feu, dont le corps robuste n'avait pas besoin d'un long sommeil, et ils se partagèrent la besogne afin de parer aux nécessités les plus pressantes. Tandis que le coureur des bois arrachait les poteaux de supplice, effaçait les traces de sang et bouchait du mieux possible les brêches des palissades, Schmidt donnait la provende aux bestiaux et aux chevaux attachés sous les hangars, et préparait de la nourriture aux habitants de la ferme, qui ne pouvaient manquer à leur réveil

de sentir les aiguillons de la faim. Toutefois en allant et venant pour vaquer à ces soins divers, il était inquiet, triste, et tournait fréquemment les yeux vers l'emplacement où avait été l'habitation de Burgwillers et où l'on ne voyait plus que des débris fumans. Tête-de Feu le surprit dans cette sombre contemplation, et n'eut pas de peine à en deviner la cause.

— Oui, oui, dit-il en secouant la tête, regardez bien de côté... Il est arrivé là

bas ce qui fût arrivé chez nous si le Ciel ne s'en était mêlé manifestement.

— Pourquoi notre pauvre voisin ne serait-il pas parvenu à se sauver? reprit Schmidt avec émotion; les Indiens, tout occupés de nous, n'ont songé qu'assez tard à l'attaquer; il devait être sur ses gardes, et peut-être aura-t-il eu le temps de fuir avec son monde.

— La chose ne serait pas impossible à la rigueur, mais n'y comptez guère.

— Eh bien! Tête de-Feu, si j'allais toujours courant m'assurer de ce qui se passe? je pourrais être de retour avant le réveil de ces pauvres petites.

— A quoi bon, mon garçon? La plaine est libre; les Pawnies sont loin. Si Burgwillers avait encore besoin de secours, qui l'empêcherait de venir en demander? Or on ne voit aucune créature humaine auprès des ruines, et cela est assez significatif.

Schimdt sentait combien ces craintes étaient fondées, et il poussa un soupir. Tête-de-Feu reprit après une courte pause :

— Un autre soin nous réclame. Vous m'avez aidé tout à l'heure à transporter le corps d'Hermann dans un coin de l'étable, afin que sa vue n'effraye pas nos chères demoiselles, et il va nous falloir songer à l'enterrer quelque part. Or, M. Thompson a parlé de griffonner un procès-verbal au sujet de la mort du

facteur, et, avant de laisser l'officier de justice mettre le nez dans cette affaire, j'ai eu mon idée, moi; c'était de fouiller les poches du défunt et d'examiner ce qu'elles contenaient.

— Comment, monsieur Tête-de-Feu, avez-vous osé...

— Bah! l'argent de cet Hermann ne m'a pas tenté allez! que ferais-je d'argent? J'en ai seulement besoin pour

acheter de la poudre et des balles; en vendant les peaux des bêtes que je tue à la chasse, je m'en procure autant qu'il m'en faut. Les dollars et les bank-notes sont restés intacts; en revanche, j'ai voulu connaître un peu le contenu du portefeuille, car il doit s'y trouver bien des paperasses capables de mettre dans l'embarras de pauvres colons du voisinage. Il n'y aurait pas de mal, je pense, à déchirer ces maudits chiffons; la chose passerait sur le compte des Indiens, et du diable si je songerais jamais à m'en vanter! Par malheur, mon garçon, cette vie dans les déserts rouille horriblement

un pauvre homme à l'endroit de la lecture; j'ai là les papiers, et je veux être scalpé si j'y vois maintenant autre chose que du blanc et du noir, quoique je n'aie pas eu mon pareil, il y a trente ans, dans la science des écoles. Mais vous, Schmidt, ne pourriez-vous jeter un coup-d'œil sur ce grimoire, et m'indiquer ceux de ces chiffons qu'il faudrait détruire?

En même temps, il tirait de son sac un gros portefeuille bourré de papiers, et le présentait à son interlocuteur.

— Ne me parlez pas de cela, Tête-de-Feu, dit l'honnête jeune homme en détournant la tête; ce portefeuille ne nous appartient pas, et ce que vous me proposez me produit l'effet d'une mauvaise action.

— Je prends la mauvaise action sur ma conscience. *Caramba*! mon garçon, vous êtes trop scrupuleux pour réussir en Amérique. . Néanmoins, il se trouve peut-être là-dedans des choses qui vous intéressent ou qui intéressent nos amis.

— N'importe ! nul n'a le droit de toucher à ce portefeuille avant M. Thompson, l'officier de justice, qui agira selon la loi.

— Quoi ! même dans le cas où il y aurait là-dedans des lettres à votre adresse et à l'adresse de Reber ?

Schmidt releva la tête.

— A mon adresse, que voulez vous dire ?

— Je ne suis pas bièn sûr du fait, poursuivit le chasseur avec embarras, mais tout à l'heure j'ai cru voir votre nom sur deux de ces lettres... Comme l'adresse était en très gros caractères, j'ai essayé de la déchiffrer.

— Montrez-moi, je vous prie, les deux lettres dont vous parlez... celles-là seulement.

Le coureur des bois n'eut pas de peine

à les trouver, et Schmidt, à sa grande surprise, reconnut qu'en effet l'une, timbrée de New-York, lui était destinée, tandis que l'autre, venant de France, eût dû parvenir à Reber.

— Que signifie ceci? s'écria-t-il ; ces lettres, ni Reber ni moi ne les avons reçues, et pourtant, voyez, elles ont été décachetées !

— En ce cas-là, il faut qu'Hermann

les ait interceptées ; il n'y a pas d'autre explication possible.

— Vous dites vrai, Tête-de-Feu, et je comprends aujourd'hui comment nous sommes restés si longtemps sans nouvelles des personnes qui nous aiment ou qui du moins s'intéressent à nous. Hermann, abusant de sa position dans la compagnie William Bell, aura chargé l'ancien facteur à Stockton de retenir nos lettres, et celles-ci, arrivées récemment, auront été retenues par lui-même.

Nous pouvions en effet supposer qu'elles s'étaient égarées dans l'intervalle immense qui nous sépare du monde civilisé, et nous devions ignorer toujours... Dieu, qui déconcerte les desseins des méchants, ne l'a pas voulu, et je vais apprendre enfin la vérité qu'on tenait tant à nous cacher.

Il se mit à parcourir avidement les deux lettres, en commençant par la sienne. Celle-ci, datée de New-York, venait de Girard; l'autre, datée de France, avait été écrite par Albert Lo-

vendal. Tout en lisant, le jeune colon montrait une agitation extrême, et ne pouvait retenir des exclamations où la joie se mêlait à l'indignation et au mépris.

— Quoi donc! disait-il, ces espérances n'étaient-elles pas insensées? Qui m'eût dit... Mais l'autre, cet odieux Hermann, savait tout cela; et j'ai pu croire qu'il cédait à un remords de conscience quand il venait ici solliciter la main de

ma chère Kretle! Le scélérat! il a bien mérité son sort.

Un rapide examen de la lettre destinée à Reber parut encore redoubler son émotion.

— *Lui! lui* ici! murmura-t-il. Qui pouvait s'attendre... Dieu soit loué! Après tant de traverses et de souffrances, cette pauvre famille va peut-être enfin connaître d'heureux jours!

Puis se tournant vers Tête-de-Feu, qui l'écoutait d'un air ébahi :

— Voilà, dit-il, d'excellentes nouvelles pour nos amis ; allons bien vite les leur apporter, mon brave Tête-de-Feu, car elles sont capables de leur rendre instantanément la santé.

— A l'égard de Julia, Schmidt, je ne dis pas non, car il est clair comme le jour que le chagrin seul cause son mal ;

quant à Reber, c'est une autre affaire; il est bien bas, l'excellent bonhomme! et il ne se relevera pas de cette dernière crise.

— Vous vous trompez, Tête-de-Feu; j'espère encore que vous vous trompez... Mais je me ferais scrupule de tarder une minute à leur transmettre les heureux événements que je viens d'apprendre. Je vais donc les leur communiquer bien vite, car ce que je sais m'étouffe et me déborde... Seulement, Tête-de-Feu,

poursuivit-t-il d'un ton sévère, souvenez-vous que, sauf ces deux lettres, tous les papiers d'Hermann doivent être remis où vous les avez trouvés.

— Oui, oui, mon garçon, ne vous occupez pas de cela, répliqua le coureur des bois d'un ton sournois; nul n'en abusera, je vous le garantis.

Et comme l'on passait près la cuisine,

où brûlait un grand feu destiné à cuire un quartier de daim, il lança le portefeuille et son contenu au milieu des flammes, sans que Schmidt s'en aperçut.

Ils allaient entrer dans la salle basse quand Tête-de-Feu, ayant regardé la plaine par-dessus les palissades, retint doucement son compagnon.

— Attendez, Schmidt, lui dit-il; si

favorables que soient vos nouvelles, vous aurez toujours le temps d'interrompre le sommeil de ces malheureuses jeunes filles épuisées. Voyez donc qui nous arrive là-bas : ne dirait-on pas de notre dompteur de buffalos qui est parvenu à soustraire sa chevelure aux Pawnies ? Oui, sur mon âme, c'est lui ! Mais où diable a-t-il pu recruter la nombreuse cavalerie dont il est escorté ? Ma foi ! si ce sont des gens qui viennent à notre secours, je les félicite de leur diligence, les Indiens ont fait déjà trente milles au moins dans la prairie, et ils détalaient si vite qu'ils

paraissaient ne vouloir s'arrêter qu'aux montagnes Rocheuses.

Schmidt s'était retourné pour observer les nouveaux personnages sur lesquels on attirait l'attention, et qui débouchaient en ce moment de la forêt. L'un d'eux, qui marchait en avant, était à pied, et Schmidt, comme le coureur des bois, reconnut d'abord Burgwillers, que l'on avait cru tué la veille au soir, lors de l'incendie de son habitation Il accourait de toute sa vitesse et paraissait fort inquiet du silence et de la déso-

lation qui régnaient autour de la ferme. Derrière lui venaient une douzaine de cavaliers en costume Européen, suivis de plusieurs mules qui portaient des tentes et des bagages; mais cette caravane, empêchée par les difficultés du sol dans les défrichements, ne pouvait aller aussi promptement que le piéton, et Burgwillers atteignit les palissades avant elle.



CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

Les voyageurs (suite).

Schmidt et le coureur des bois s'étaient empressés d'aller le recevoir à la porte.

— Ah! mon brave voisin, s'écria Schmidt avec cordialité, est-ce bien vous? Vraiment, vous nous avez causé de terribles iuquiétudes.

— Et vous donc, répliqua l'ancien marquard tout haletant, ne nous en avez-vous pas donné aussi? Est-il possible que ces scélérats de sauvages ne vous aient pas massacrés tous et qu'ils n'aient pas brûlé votre log-cabin comme ils ont brûlé le mien?

— La volonté ne leur a pas manqué,

mon cher Burgwillers; mais nous avons eu le bonheur de sortir sains et saufs de cette bagarre. A votre tour, comment leur avez vous échappé?

— Mon Dieu! rien n'est plus simple: hier, à la chute du jour, ma sœur Marguerite, Tom, notre petit mulâtre et moi, nous entendîmes des coups de fusil et des hurlements affreux qui venaient d'ici. Quoiqu'il ne fît plus bien clair alors, nous devinâmes bientôt de quoi il s'agissait. Marguerite eut peur:

« — Sauvons-nous dans les bois, dit-elle; ce sont les sauvages qui attaquent la ferme de Reber.

— » Non, que je lui dis; nos voisins sont dans la peine, il faut aller à leur secours.

« Je pris mon fusil, tandis que ma sœur et Tom se chargeaient de quelques effets, et nous sortîmes de la maison.

Comme nous traversions la plaine avec précaution, nous vîmes plusieurs de ces brigands se glisser vers notre demeure, nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans les hautes herbes. Ces hideux vagabonds, peints en noir et en rouge, causèrent une telle frayeur à Marguerite, que si je ne lui avais posé la main sur la bouche, au risque de l'étouffer, elle nous eût certainement trahis par ses cris. Nous reconnûmes alors qu'il était impossible d'arriver jusqu'à vous; la ferme était entourée de toutes parts. Nous réussîmes à gagner le bois, grâce à l'obscurité, et

nous étions déjà en sûreté lorsque les peaux rouges mirent le feu à notre log-house. C'est une triste chose, allez, de voir brûler sa maison, si pauvre et si laide qu'elle soit ! Mais comme nous n'y pouvions rien, nous prîmes le parti d'aller chercher du secours à Stockton, et nous partîmes sur le champ. Par malheur, nous nous sommes égarés dans la forêt, et c'est seulement aux premières lueurs du jour que nous avons pu arriver à la ville. Là, nous avons précisément rencontré des personnes de votre connaissance qui se disposaient à se rendre aux Deux-Sœurs.

J'ai donc laissé Marguerite et Tom à Stockton; pour moi, je me suis joint à cette troupe de cavaliers, et...

— Et vous êtes venus à notre aide? interrompit Tête-de-Feu d'un ton railleur, persuadé sans doute que depuis hier soir les Pawnies auraient eu la complaisance de vous attendre! *Caramba!* l'ami, nos chevelures auraient eu le temps de devenir aussi sèches que la peau d'un tambour, pendant ces promenades... Mais qui sont donc les gentlemen dont vous êtes accompagné?

—D'anciennes connaissances, comme je vous l'ai dit; et, quoiqu'elles arrivent trop tard pour repousser les Indiens, elles n'en seront pas moins les bienvenues. Mais ne m'a-t-on pas assuré à la ville que ce coquin d'Hermann, le nouveau facteur, était actuellement aux Deux-Sœurs? Dans ce cas, je tiendrais fort à régler avec lui un ancien compte qui sans doute n'est pas porté sur ses registres.

Personne ne répondit, car les cava-

liers se trouvaient en ce moment près de la ferme, et réclamaient toute l'attention de Schmidt et de Tête-de-Feu. Le gros de la troupe avait fait halte au bas de la colline et mis pied à terre, tandis que deux de ces voyageurs se dirigeaient seuls vers l'habitation. C'étaient ceux-là qui excitaient surtout l'intérêt du jeune colon et du coureur des bois. Ils étaient convenablement vêtus, et de larges chapeaux, qui les garantissaient contre les ardeurs du soleil, déroutaient les observations. Toutefois, à peine s'étaient-ils avancés de quelques pas, qu'il fut aisé de reconnaître que

l'un d'eux était légèrement boiteux.

Tête-de-Feu devint pâle comme un mort ; cependant il ne prononça pas une parole, et, laissant tomber son rifle, il se mit à courir dans le sentier les bras ouverts. Le boiteux s'y précipita, et ils se tinrent un moment embrassés.

— Girard ! l'Aigle-Rusé ! murmura enfin Tête-de-Feu, est-ce bien toi? Oh !

il y a un Dieu au ciel, puisque j'ai le bonheur de te voir avant que la soif, le froid, la misère et la faim m'aient tué dans un coin de la prairie!

— Et je ne remercie pas moins ce Dieu, Tête-de-Feu, de m'avoir permis de t'embrasser encore une fois, avant que le dégoût des hommes, le découragement et la pauvreté m'aient fait mourir solitairement dans un bouge obscur de quelque grande ville.

Les deux amis se serraient à s'étouffer et pleuraient.

Schmidt attendait que les premiers transports fussent passés pour venir à son tour presser la main de Girard, quand l'autre voyageur lui dit d'un ton cordial :

— Quoi donc, Schmidt, ne me reconnaissez-vous pas aussi ? Nous nous sommes vus pourtant dans des conjonc-

tures qui rapprochent bien vite les gens de cœur.

Schmidt envisagea rapidement celui qui venait de parler.

— Monsieur Albert Lovendal ! s'écria-t-il ; ah ! votre présence ici va donner des consolations à des personnes qui en ont grand besoin. Tout à l'heure seulement, par l'effet du hasard, j'ai su votre arrivée prochaine sur les bords de

la rivière Jaune, mais je n'osais espérer qu'elle dût avoir lieu sitôt.

— Ce voyage se serait fait depuis longtemps déjà, si les devoirs impérieux dont j'ai été accablé après la mort de mon père, les intérêts même de Reber... Mais d'abord, Schmidt, rassurez-moi, de grâce, au sujet de nos amis. Cette attaque des Indiens n'a-t-elle eu pour eux aucun résultat fâcheux? Reber, ses charmantes filles...

Je ne sais quel soupçon jaloux vint étreindre le cœur de Schmidt :

— Reber est gravement malade, répliqua-t-il avec réserve, et nous éprouvons de vive alarmes à son sujet. Quant à Mlle Kretle, elle se porte bien, et...

— Mais Julia... vous ne me parlez pas de ma chère Julia ?

Ce mouvement chaleureux rassura complétement Schmidt.

— Julia est toujours souffrante, et elle ne peut s'habituer à son nouveau genre de vie; mais ajouta Schmidt avec un faible sourire, si certains projets que j'ai appris aujourd'hui seulement tiennent toujours, la pauvre fille recouvrera bientôt la santé et la joie.

— Puissent vos espérances se réa-

liser! s'écria Lovendal. Aussi bien je n'ai pas à cacher pourquoi j'ai entrepris ce long et périlleux voyage : Je viens ici demander à Reber la main de Julia, que j'aime et dont je suis aimé peut-être. Je viens aussi lui apporter une somme considérable dont l'égoïsme d'une grand'-mère en enfance l'avait privé, et que je suis parvenu à soustraire aux intrigues de quelques misérables.

Schmidt leva les yeux au ciel comme pour le remercier de ces heureuses

nouvelles. En ce moment, Girard, sans quitter son vieil ami qui se tenait cramponné à son bras, aborda le colon à son tour et lui dit affectueusement :

— Vous ne m'attendiez guère, mon brave garçon, car j'ai su là-bas à la ville qu'aucune de mes lettres ne vous était parvenue, sauf une qu'on avait jugée sans importance après l'avoir ouverte. J'aurais moi-même rejeté bien loin quiconque m'eût dit, il y a trois mois, qu'à

mon âge, et avec mes habitudes nouvelles, je me déciderais à visiter encore ce *lointain-ouest* dont je vous avais fait une peinture si peu attrayante. Mais quand M. Lovendal, récemment arrivé à New-York, m'a prié de l'assister dans le long voyage qu'il allait entreprendre à travers le continent américain, il ne m'a pas été possible de résister à ses instances. Depuis le départ du consul, je n'ai plus de poste officiel. Je comptais retrouver ici des amis dévoués, et d'ailleurs je savais que M. Lovendal venait au Kansas pour le salut et le bonheur d'une famille à laquelle je porte la plus

grande affection. J'ai donc consenti à initier moi-même ce brave jeune homme à la vie des déserts... C'est un excellent élève que j'ai formé là, poursuivit Girard avec enjouement; seulement, il ne devra pas abuser de ses bonnes dispositions, et, quand il aura terminé sa mission dans cette colonie, je lui conseillerai de retourner au plus vite dans les pays civilisés.

— Quoi! l'Aigle-Rusé, dit le coureur des bois avec tristesse, ne resteras-tu pas

avec moi pour reprendre cette vie libre et aventureuse que tu aimais tant?

— Autres temps, autres mœurs, mon cher Tête-de-Feu ; l'Aigle Rusé, jadis si redoutable aux bêtes sauvages et aux Indiens, n'existe plus depuis bien des années ; il n'y a plus maintenant que Girard le bureaucrate, qui manquerait un buffalo à dix pas, et qui s'enrhume quand il passe une nuit sous la tente.

Le coureur des bois poussa un pro-

fond soupir. Burgwillers, qui jusqu'à ce moment s'était tenu par discrétion un peu à l'écart, vint alors se mêler à la conversation.

— Je vous disais bien, s'écria-t-il, que mes voyageurs seraient les bienvenus à la ferme, quoiqu'ils arrivassent trop tard pour frotter les Indiens !... Ah ça ! maintenant que vous avez renouvelé connaissance, aucun de vous ne pourrait-il m'indiquer où se cache cet honnête Hermann? J'aurais un pressant besoin de causer avec lui.

— Hermann ! s'écria Lovendal, le misérable qui a persécuté avec tant d'acharnement la famille Reber... et moi aussi je désire le voir... Il ne m'échappera pas cette fois!

— J'ai de même certaines explications à réclamer de lui, dit Girard ; je veux savoir de quel droit il a osé s'emparer de lettres qui ne lui appartenaient pas.

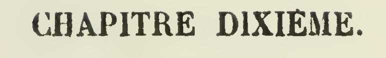
— Messieurs, répondit gravement

Schmidt, celui dont vous parlez, et dont la vie a été si coupable, brave à présent votre colère et vos menaces; la Providence s'est chargée seule de le punir.

Il raconta la fin tragique du facteur, et indiqua de la main, sous le hangar, une forme longue et immobile, enveloppée dans une peau de bison. Les assistants se turent en apprenant cette punition de tant de mensonges et de tant de fautes. Seul, Burgwillers eut le courage d'aller écarter le linceul, et, après

avoir examiné le cadavre mutilé, il dit avec rudesse :

— Ma foi ! tant mieux... et la peau de bison est un digne suaire pour l'homme qui faisait tant l'éloge de ces introuvables bêtes.



CHAPITRE DIXIÈME.

X.

Les voyageurs (suite).

Cependant Schmidt sentait la nécessité d'annoncer avec précaution à Reber et à ses filles l'arrivée inattendue de Lovendal et les bonnes nouvelles dont

il était porteur, une joie subite pouvant être aussi dangereuse qu'un nouveau désastre pour les malades. Il se disposait donc à rentrer au log-house afin de s'acquitter de ce soin, quand il vit tout à coup la porte de la maison s'ouvrir, et les deux jeunes filles, attirées sans doute par le bruit, apparaître sur le seuil.

Schmidt se tourna vers Albert, et le pria tout bas de se cacher jusqu'à ce que l'on eût préparé la pauvre fille à cette

émouvante entrevue; mais Albert ne l'entendit pas; Albert, au premier aspect de celle qu'il aimait, ne put contenir ses transports et s'élança vers elle.

Julia demeura d'abord immobile et muette. Comme il lui prenait la main, elle murmura enfin avec une douceur ineffable.

— Albert, je vous attendais... mais vous venez trop tard!

Puis, cédant à la violence de ses émotions, elle tomba évanouie dans les bras de sa sœur, qui disait avec force :

— Non, non, ne la croyez pas, Albert. trop tard pour d'autres, peut-être ; mais non pas pour *elle*, je vous le promets !

Afin de ne pas refroidir les dernières scènes de ce récit, nous devons revenir un peu en arrière et exposer succinctement les circonstances qui avaient ame-

Albert Lovendal sur les bords de la rivière Jaune.

On se souvient qu'Albert, encore souffrant des suites de la violence de Reber, avait manifesté dans sa dernière entrevue avec Julia, au village de l'Arche, certains doutes sur l'intervention occulte de son père dans les affaires de la famille émigrante. Après le départ des Reber, il voulut approfondir ses soupçons, et quelques informations prises à la manufacture, certaines pa-

roles échappées au notaire Marais, confident forcé de toute l'intrigue, le confirmèrent pleinement dans sa pensée. En acquérant cette certitude, il ne mit pas de bornes à son indignation et ne prit conseil que de son désespoir.

Après avoir écrit à son père pour lui reprocher sa conduite égoïste, il quitta furtivement Molsheim, monta en chemin de fer, et se rendit au Havre; là il comptait rejoindre les émigrants et

s'embarquer avec eux pour l'Amérique. Nous savons comment au Havre un hasard providentiel lui permit de soustraire Kretle aux embûches d'Hermann, comment une dépêche télégraphique, en lui annonçant que le manufacturier était en danger de mort, l'avait décidé à revenir au plus vite dans son pays natal. Toutefois, cette dépêche n'avait pas alarmé bien sérieusement Albert, et il avait surtout obéi à des scrupules de conscience en ajournant l'exécution de ses projets. Il s'était aperçu en effet depuis longtemps du petit manége de son père pour exciter sa pitié et le maintenir

dans le devoir. Cette maladie ne semblait pas devoir être plus sérieuse que les précédentes, dont il connaissait maintenant la portée.

Cependant le jeune Lovendal était dans l'erreur cette fois. En arrivant à Molsheim, après avoir de nouveau traversé la France avec la rapidité dévorante des voies de fer, il trouva son père alité et en danger de mort. La santé réellement débile de M. Lovendal n'avait pu résister à ces rudes secousses;

les maux qu'il avait simulés ou du moins exagérés si souvent l'accablaient à l'envi et allaient prendre leur revanche de ses feintes passées

Néanmoins la première entrevue du père et du fils fut très-cordiale ; il n'y eut ni plaintes, ni reproches du côté du manufacturier, qui voyait son enfant chéri aux prises avec une passion irrésistible ; le jeune homme lui-même, sentant qu'il avait des torts à se faire pardonner, redoubla d'affection et de

respect envers le mourant. Bien plus, pendant les quelques jours qui précédèrent la fin de M. Lovendal, ils s'expliquèrent avec une confiance mutuelle sur la cause de leurs dissentiments passés, et ce fut alors qu'Albert apprit d'une manière complète quelle part son père avait prise à l'éloignement de la famille Reber.

M. Lovendal était, comme on l'a vu déjà, un de ces pères ombrageux qui croient devoir soumettre un jeune

homme à une surveillance secrète mais minutieuse, afin d'écarter de lui tout ce qui pourrait faire obstacle à leurs projets. Il avait donc organisé autour de son fils une sorte de police, et il avait su par elle, dès l'origine, l'affection d'Albert pour une des demoiselles Reber. D'abord, il ne s'était pas trop effrayé de ce qu'il considérait comme une amourette sans importance, et, en agissant avec adresse, il avait arraché à son fils la promesse de ne plus retourner à la ferme de l'Arche. Mais comme le pauvre amoureux ne tenait pas religieusement sa parole, et, comme

d'autre part, certains bruits, bientôt suivis d'événements graves, annonçaient que l'amour d'Albert prenait des proportions inquiétantes, le père chercha un moyen plus efficace que la persuasion.

Quoique fort économe et excellent calculateur, M. Lovendal n'était pas homme à reculer devant des sacrifices d'argent, même considérables, dans une question où il s'agissait du bonheur et de l'avenir de son fils unique. Le parti le plus simple eût été peut-être

d'éloigner Albert du pays jusqu'à ce qu'il eût oublié sa folle passion; mais le manufacturier ne se sentait pas le courage de supporter une pareille séparation; mieux valait éloigner l'objet de ce fol amour, si l'entreprise était possible. M. Lovendal prit des informations sur la famille Reber. Il ne tarda pas à connaître l'état embarrassé, presque désespéré des affaires du fermier, et il conçut un plan qui, selon lui, devait tout sauver.

Il n'était bruit alors dans la vallée de

l'Arche que du courtier d'émigrants Hermann, qui recrutait des colons pour l'Amérique et leur offrait, disait-on, de brillantes chances de fortune. M. Lovendal manda secrètement Hermann à la manufacture, et n'eut pas de peine à le faire entrer dans ses vues. Il s'agissait de déterminer Reber à partir pour l'Amérique avec sa famille, et Lovendal proposait de mettre à la disposition du courtier les sommes nécessaires. Hermann, comme on peut croire, accepta la proposition avec empressement; elle devait lui permettre d'affecter une grande générosité envers la famille

Reber, ce qui seconderait ses desseins personnels et ce qui produirait certainement un excellent effet sur les gens du pays.

Nous savons comment des circonstances impérieuses vinrent favoriser ce plan et obligèrent en quelque sorte le fermier à entrer dans la voie qu'on lui ouvrait. Hermann l'y poussa de tout son pouvoir, en organisant un système d'avanies et de vexations contre la famille Reber parmi la populace de

l'Arche et les ouvriers de la manufacture On voulait rendre le séjour du village insupportable au père et aux filles, et nous savons comment on y parvint. M. Lovendal était resté étranger à cette partie du complot; mais il avait fourni les fonds nécessaires pour payer Nathan; il était l'acquéreur réel de la ferme, et, aussitôt après le départ des Reber, cette acquisition devint à peu près publique. Malheureusement, les choses n'avaient pas tourné pour lui comme il l'espérait. Son fils, déjà victime de l'aveugle colère du fermier, n'avait pu résister au désespoir que lui

causait le départ de sa chère Julia et, cédant aux suggestions d'une passion insurmontable, s'était enfui pour rejoindre la famille émigrante. Ce fâcheux résultat de tant d'intrigues avait porté le dernier coup au pauvre vieillard; il était tombé gravement malade, et des amis officieux avaient employé la voie télégraphique pour inviter Albert à revenir sans retard auprès de lui.

En apprenant que l'expatriation des Reber était surtout l'œuvre de son

dère, le jeune homme remontra énergiquement au manufacturier les conséquences possibles d'un pareil acte. La conduite d'Hermann au Havre donnait la certitude qu'il avait indignement trompé les futurs colons, et que ceux-ci trouveraient déception et misère au terme du voyage. Touché de ces plaintes, et sans doute aussi poussé par les remords de sa conscience, le malade avait voulu réparer ses torts. On avait écrit sans retard à un député influent à Paris; des instructions secrètes, des lettres de crédit avaient été envoyées à M***, consul à New-York. Grâce à l'ac-

tivité d'Albert, à la rapidité des steamers, tout cela était parvenu à New-York bien avant le mauvais navire à voiles qui portait la famille Reber, et nous avons vu avec quelle délicate obligeance le consul avait accompli la tâche de protéger les émigrants.

Ces soins divers occupèrent les derniers jours de M. Lovendal, et bientôt il mourut dans les bras de son fils, en demandant pardon des chagrins dont il avait été la cause pour lui.

Demeuré seul et maître de ses actions, Albert ne songea plus qu'à mettre en ordre les affaires de la manufacture et à partir au plus tôt pour l'Amérique. Comme il faisait ses préparatifs de voyage, il reçut la lettre écrite de New-York par Schmidt au nom de Reber. Dans cette lettre, l'ancien fermier reconnaissait envers lui ses erreurs et ses fautes, lui en demandait pardon, et le chargeait d'une mission de confiance pour rechercher à la ferme de l'Arche le trésor que l'on y supposait caché par la grand'mère. Ces nouvelles comblèrent de joie le jeune Lovendal; elles l'inno-

centaient du crime odieux dont on l'avait accusé envers la pauvre Kretle, et un rapprochement devenait maintenant possible entre lui et la famille de sa chère Julia. Quant à la tâche qu'on lui confiait, elle paraissait très-simple et très-facile à remplir. Il était, comme nous l'avons dit, seul propriétaire de la petite ferme de Reber, et personne ne pouvait l'empêcher d'opérer des perquisitions chez lui. Il s'était donc empressé de s'entendre avec le notaire Marais, qui, de son côté, avait reçu une communication semblable, et rien ne semblait devoir s'opposer à la décou-

verte de la cassette, si la cassette existait en effet. Mais il se présenta des obstacles sur lesquels ni l'un ni l'autre n'avait compté.

On n'a pas oublié qu'Hermann, lors de sa rixe avec l'ancien fermier dans une rue de New-York, s'était emparé d'une lettre que Reber avait laissé tomber pendant la lutte. Le misérable, à peine revenu à lui-même, s'était hâté d'ouvrir cette lettre, et il avait conçu immédiatement le projet d'utiliser la nouvelle

importante qu'elle contenait. Mais comment? Il ne pouvait repartir si vite pour la France, car des intérêts graves le retenaient encore auprès de William Bell, et d'ailleurs il lui fallait soigner ses contusions. Cependant il n'y avait pas un instant à perdre; selon toute apparence, la lettre égarée allait être écrite de nouveau et envoyée en France par le prochain courrier; de la sorte, le trésor ne pouvait manquer de tomber dans les mains honnêtes aux-quelles il était destiné. Hermann, voyant l'impossibilité de s'approprier ces valeurs, ne voulut pas du moins

qu'elles revinssent à leur légitime propriétaire. Il s'adressa donc à son ancien ami Nathan, qui était demeuré au pays, et crut devoir lui rendre un service dont l'autre sans doute lui saurait gré plus tard. Tandis qu'il déposait une plainte au bureau des policemen contre Reber, et qu'il obtenait un warrant d'arrestation, il écrivait à l'usurier tout le secret de l'argent caché à la ferme de l'Arche et sa lettre arrivait dans les Vosges en même temps que les lettres adressées à Lovendal et au notaire Marais.

Or, Nathan n'était pas homme à né-

gliger cet avis, et sa très douteuse probité n'avait pas besoin d'une aussi forte tentation pour succomber.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI.

Les voyageurs (*Suite*).

Voulant éviter les suppositions et les commérages auxquels ces recherches pouvaient donner lieu dans le village,

Lovendal et le notaire Marais, qui était en même temps maire de l'Arche, avaient résolu de ne se rendre à la ferme que la nuit. Donc, pendant la seconde nuit qui suivit l'arrivée da la nouvelle, ils se dirigèrent clandestinement vers la demeure de Reber. Ils étaient seulement accompagnés d'un robuste clerc, qui portait une lanterne et quelques instruments destinés à sonder les murailles. La maison était inhabitée, et Philippe, le valet de ferme qui d'abord en avait eu la garde, l'avait quittée depuis longtemps. Aussi quelle fut la surprise d'Albert quant, au moment d'in-

troduire la clef dans la serrure, il entendit un bruit intérieur qui trahissait des habitants!

Lovendal fit signe à ses compagnons de garder la porte et d'être attentifs; pour lui, escaladant avec agilité la galerie extérieure qui entourait, selon l'usage, cette espèce de chalet, il vint regarder au volet d'une fenêtre récemment fracturée. Il était temps! Grâce aux indications précises d'Hermann, Nathan avait sans peine trouvé le coffret dans sa cache secrète; il en avait forcé la

serrure et il était en train de donner une fête à ses yeux, en contemplant l'or les diamants et les billets de banque de la défunte Mme Dietrich.

Comme on peut croire, cette contemplation ne tarda pas à être troublée; Nathan, surpris en flagrant délit de vol avec effraction, s'humilia et avoua comment il avait eu connaissance du dépôt. Albert voulait le laisser aller, mais M. Marais, en sa qualité de magistrat, ne pouvait permettre qu'un pareil acte dé-

meurât impuni. L'usurier fut donc arrêté, traduit en cour d'assises, et condamné à plusieurs années d'enprisonnement, à la grande joie des gens du pays qui avaient été victimes de ses exactions.

La nécessité de témoigner dans cette instruction criminelle, les formalités à remplir pour que les valeurs laissées par Mme Dietrich fussent bien et légalement acquises à la famille Reber, enfin les affaires de la succession paternelle, retinrent Albert à Molsheim pen-

dant plusieurs mois encore. Dans cet intervalle, il reçut plusieurs lettres soit de Girard, soit de Reber lui-même; mais, bien que de son côté il eût écrit plusieurs fois au père de Julia, celui-ci ne paraissait pas en avoir connaissance. On sait, en effet, par quelles infâmes manœuvres Hermann était parvenu à désespérer les colons des Deux-Sœurs. Profitant de l'autorité que lui donnait sa haute position dans la compagnie William Bell, il avait invité le révérend Jones, qui réunissait dans ses mains tous les pouvoirs administratifs de Stockton, à retenir les lettres qui arriveraient

pour Reber ou pour Schmidt, et à les lui expédier sous enveloppe à New-York Il s'adressait bien; Jones, quoique ministre d'une des innombrables sectes reconnues en Amérique, avait une âme de boue, et son dieu réel était le *dieu dollar*. Il accomplit donc avec une basse complaisance cette mission déloyale; les lettres destinées à Reber ou à Schmidt avaient été renvoyées à Hermann, sauf une que l'hypocrite avait jugé à propos de remettre à son adresse pour ne pas donner de soupçons, après s'être assuré toutefois qu'elle ne contenait rien d'important.

C'était ainsi qu'Hermann avait connu le mauvais succès de ses menées en France et la punition de Nathan, son complice. Mais il fut surtout frappé d'apprendre que la cassette découverte à la ferme de l'Arche renfermait pour plus de cent mille francs de valeurs nettes de tous changes et de tous droits. La pensée lui vint alors que Kretle, qu'il aimait comme un pareil misérable peut aimer, allait devenir un parti très sortable, d'autant plus qu'Albert Lovendal, décidé à épouser Julia, serait probablement trop fier pour réclamer une dot. Ces considérations le décidèrent à se

faire envoyer à Stockton avec le titre de facteur général. Il comptait se donner un vernis de délicatesse et de générosité aux yeux de la malheureuse famille, qui ignorait encore ce revirement de fortune, en offrant de réparer par un mariage l'indigne attentat commis autrefois sur Kretle. D'ailleurs il n'ignorait pas les obligations onéreuses contractées par le colon envers la compagnie, et il espérait en profiter si habilement que Reber se trouverait dans l'impossibilité de lui refuser la main de sa fille.

Nous avons dit comment ces ignobles combinaisons avaient échoué devant la haine et le mépris qu'Hermann inspirait à toute la famille, et comment une mort affreuse était venue le surprendre au milieu de ses intrigues. Quant à Lovendal, après avoir terminé ses affaires en France, et placé sur les meilleures banques d'Amérique les fonds provenant de la succession Dietrich, il s'était embarqué pour New-York. Dans cette ville, il s'était lié d'amitié avec l'ancien secrétaire du consulat, Girard, auquel les colons devaient déjà tant de reconnaissance, et il n'avait pas eu de peine à dé-

terminer cet excellent homme à l'accompagner dans le Kansas. Ils s'étaient associés à une troupe d'émigrans et de marchands qui devaient suivre la même route, et ils avaient pu arriver la veille à Stockton, sans difficultés sérieuses, sinon sans grandes fatigues. A Stockton, Girard n'avait pas tardé, en menaçant Jones, à lui arracher l'aveu des odieuses machinations d'Hermann, et les deux amis se préparaient à en poursuivre le châtiment, quand Burgwillers était venu porter à la ville la nouvelle de l'attaque de la ferme par les Indiens. Aussitôt les voyageurs s'étaient mis en

marche avec les gens à leurs gages et tous les gens de bonne volonté qu'ils avaient pu recruter; nous savons comment les Pawnies s'étaient retirés longtemps avant l'arrivée de ces secours.

Maintenant que le lecteur est au courant des événements antérieurs, il comprendra mieux ce qu'il nous reste à lui conter.

Vers la fin de cette même journée, une scène solennelle avait lieu dans la salle basse du log-house des Deux-

Sœurs. Rebér succombait à la maladie qui le minait depuis longtemps ; les émotions poignantes de la veille et de la nuit précédente, les émotions douces de la journée elles-mêmes avaient achevé de briser les ressorts de la vie dans cette organisation usée, et le pauvre colon allait paraître devant Dieu. Kretle et Julia, le visage baigné de larmes, étaient toujours à ses côté, tenant ses mains déjà glacées par les approches de la mort. Schmidt et Albert, à peine moins navrés que les deux sœurs, demeuraient debout près du lit, les yeux baissés. Le brave Tête-de-Feu était un peu à l'écart

avec Burgwillers, et ni l'un ni l'autre n'osait faire un mouvement, par respect pour ces légitimes douleurs. Un crucifix de cuivre, posé sur le lit, sanctifiait cette mort d'un homme qui, malgré la rusticité de ses manières, avait toujours été un homme de bien.

Reber, comme il arrive parfois, avait recouvré au dernier moment cette force factice, cette lucidité d'intelligence que l'on prendrait pour des symptômes fa-

vorables, si l'expérience n'avait prouvé le contraire. On a comparé souvent cette passagère résurrection à la lueur plus vive que jette une lampe au moment où l'huile va lui manquer et où la flamme va s'éteindre.

—Adieu, mes enfants, disait le mourant en cherchant à voir une dernière fois les traits chéris de Kretle et de Julia. Vous avez toujours été de bonnes filles, dévouées envers votre mère et envers moi; vous serez de même des épouses affectionnées et de tendres mè-

res de famille... Souvenez-vous de moi, et pardonnez-moi mes fautes; j'en ai commis de grandes, surtout quand je vous ai fait quitter votre pays natal afin de vous emmener dans ces tristes déserts. Les choses ont mieux tourné pour vous que je ne devais l'espérer, mais moi je porte maintenant la peine de mon imprudence. Je ne m'en plains pas, il vaut mieux que la punition retombe sur moi, qui l'ai seul méritée... Et cependant il est dur de laisser ses os ici, quand je sais qu'il y a une place vide là-bas, dans le cimetière de l'Arche, à côté de ma pauvre Madeleine !

Reber s'arrêta épuisé, et l'on n'entendit plus que les sanglots des assistants.

— Monsieur Albert, poursuivit le moribond après une assez longue pause, vous êtes arrivé ici comme un ange de consolation pour adoucir mes derniers instants. Sans vous ils eussent été bien amers, car la pensée de la misère et de l'isolement où j'aurais laissé mes filles chéries eût rendu bien poignante cette heure suprême. Cependant j'ai été

autrefois injuste et brutal envers vous; pardonnez-le moi aussi, et que le bonheur dont vous jouirez auprès de Julia vous fasse oublier les procédés cruels de son père.

Albert balbutia quelques protestations d'une voix étouffée.

— Il suffit, reprit le colon; mais j'ai d'autres devoirs à remplir... Schmidt,

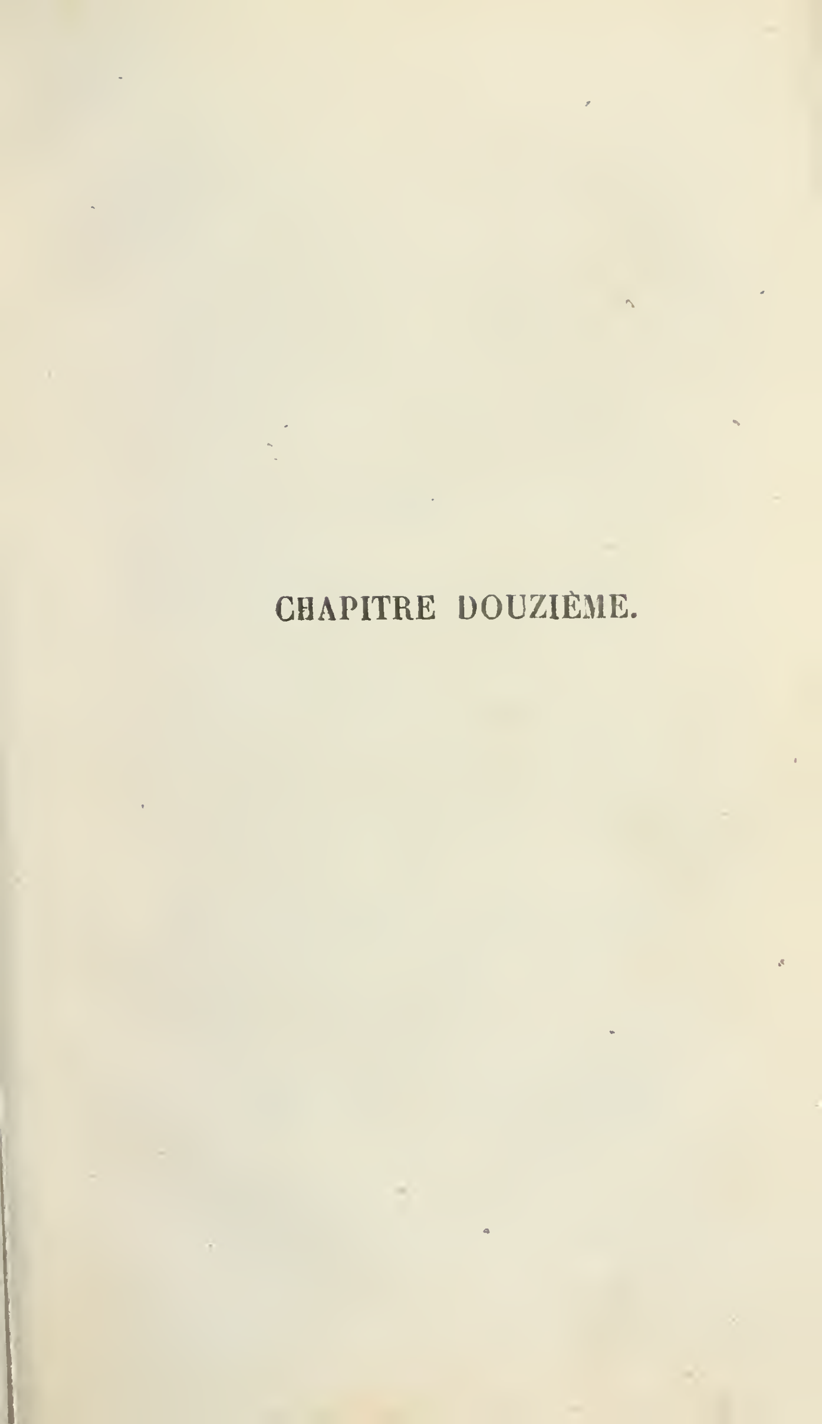
mon brave et généreux Schmidt, es-tu là ?

— Me voici, mon ami, dit le pauvre jeune homme qui pouvait à peine parler.

— Envers toi, mon garçon, reprit Reber, nous avons contracté, mes filles et moi, plus d'obligations qu'envers personne, plus que nous ne pourrions jamais en reconnaitre si tu n'aimais

depuis longtemps ma chère Kretle et si tu n'étais aimé d'elle. Épouse-la donc, cette Kretle, à laquelle surtout tu as montré tant de dévouement. Tu connais son passé, mais tu sais que la pauvre enfant a été plus à plaindre qu'à blâmer, et tu as vu comment Dieu a puni le vrai coupable. D'ailleurs, ici, où vous avez le projet de vous établir pour continuer l'œuvre que je laisse inachevée, vous n'entendrez jamais ni reproches ni sarcasmes sur ce funeste passé; votre mutuelle affection effacera les légers nuages qu'il pourrait jamais élever entre vous. Oui, mes enfants, restez ici;

vous êtes l'un et l'autre jeunes et forts, vous prendrez aisément les habitudes qu'impose ce pays, et vous y prospérerez, si Dieu le veut. Quant à moi, je ne vous quitterai plus; vous placerez ma tombe près de la ferme, et vous irez y pleurer et y prier quelquefois, pendant que Julia et Albert iront prier et pleurer là-bas, sur la tombe de Madeleine, à l'autre bout du monde... n'est-ce pas justice?



CHAPITRE DOUZIÈME.

XII

Les voyageurs (suite).

Reber fit une nouvelle pause; sa respiration devenait pénible et sifflante; cependant, il conservait encore sa lucidité. Il appela tour à tour Girard,

Tête-de-Feu, Burgwillers, et les remercia par quelques paroles bien senties de leurs bons offices.

— Vous m'avez donné une nouvelle preuve, leur dit-il, de la vérité du proverbe « qu'il y a de bonnes gens partout, » et je n'ai jamais trouvé d'amis plus généreux que dans ce pays, où certains hommes rivalisent de cruauté avec les bêtes féroces.

Il reprit bientôt :

— Je ne vous partage pas, mes enfants, la somme considérable que vient d'apporter M. Lovendal. S'il y a plus tard lutte entre les deux beaux-frères et les deux sœurs au sujet de cette somme, ce sera seulement, je le sais, lutte de désintéressement ; il n'est pas d'âme au monde aussi noble que celle d'Albert, sinon celle de Schmidt ; il n'est pas de cœurs d'ange comme ceux de Kretle et de Julia. Arrangez-vous donc en bons frères et en bonnes sœurs, mes enfants, et que le ciel vous protége tous !

Cette conversation épuisait Reber ;

Julia l'invita doucement à se reposer :

— A quoi bon? reprit-il, Dieu ne mesure-t-il pas les instants qu'il me laisse? Eh bien! mes enfants, ce missionnaire catholique arrivé récemment à Stockton et que vous avez envoyé chercher, ne va-t-il pas bientôt venir?.. Qu'il se hâte, car je suis bien impatient de me réconcilier avec Dieu, et je veux mourir en chrétien!.

Schmidt annonça que l'un des guides,

parti avec Thompson pour la ville, avait été chargé d'amener le missionnaire à la ferme avec toute la célérité possible ; on attendait leur arrivée d'un moment à l'autre.

— Mes enfants, poursuivit le malade, ce n'est pas seulement pour moi que je souhaite la présence d'un prêtre de notre religion, c'est aussi pour vous. Sans doute on n'est pas astreint ici aux règles, si impérieuses de l'autre côté de la mer ; mais il ne serait pas convenable, mes filles, qu'après moi vous res-

tassiez seules dans ce désert, sous le même toit que vos fiancés. Je désire donc que le missionnaire vous marie ici même, en ma présence ; ce sera pour moi une bien grande consolation.

— Quoi ! mon père balbutia Julia, exigez-vous qu'au moment où nous avons le cœur déchiré...

— Il le faut, chère petite, répliqua le

mourant avec fermeté; je me suis assuré d'avance que la chose était faisable, et vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, vous refuser au dernier vœu de votre père.

Les deux sœurs et les deux fiancés répondirent en pleurant qu'ils étaient prêts à obéir. Reber les remercia par signe, car la voix lui manquait.

A la chute du jour, le missionnaire catholique arriva de Stockton; c'était

un vénérable prêtre irlandais qui, depuis plus de vingt ans, parcourait en tout sens le continent américain pour porter les secours de la religion à ses compatriotes émigrés et pour convertir les peuplades sauvages. Il parlait plusieurs langues, et notamment le français, car c'était en France qu'il avait fait ses études théologiques et reçu la prêtrise. Schmidt et Albert Lovendal lui ayant exprimé les vœux du mourant, il promit de s'y conformer, et, après quelques minutes de repos dans la hutte de Tête-de-Feu, il se mit en devoir de tout disposer pour la cérémonie.

Cette cérémonie fut simple et rustique, comme l'exigeaient les circonstances ; néanmoins elle eut un caractère de majesté et de grandeur dont les deux jeunes couples conservèrent le souvenir jusqu'à leur dernier jour.

La nuit était venue. Dans la salle basse où se trouvait le lit grossier de Reber, on avait allumé toutes les lumières que pouvait fournir l'habitation. Une petite table était recouverte d'une serviette blanche. et sur cet autel im-

provisé le missionnaire avait déposé un crucifix de cuivre argenté et un saint-ciboire ; les vases sacrés avaient été tirés d'une boîte qu'il portait toujours avec lui dans ses longs et dangereux pèlerinages. Lui-même s'était revêtu d'une aube blanche, et d'une étole dont la mince broderie d'argent avait été arrachée par les pirates de la prairie, qui avaient une fois tenu le pauvre prêtre en leur pouvoir.

Les futurs époux vinrent s'agenouiller sur une peau devant l'autel ; Schmidt,

qui en sa qualité de maître d'école, avait souvent servi la messe au village de l'Arche, remplissait les fonctions de sacristain et suivait l'office dans un livre de liturgie. Girard, Tête-de-Feu et Burgwillers, qui, avec un des guides catholiques français de la Louisiane, devaient servir de témoins au mariage, se tenaient autour du lit mortuaire, dans une attitude recueillie. La porte de la salle était restée ouverte, et, grâce à l'éclat des lumières, on pouvait voir dans l'enclos les figures bronzées et les costumes pittoresques des guides, coureurs des bois et chasseurs, qui avaient

accompagné à la ferme Lovendal et Girard. Ces gens grossiers, quoiqu'ils n'appartinssent pas au culte catholique, contemplaient avec un étonnement mêlé de respect ces cérémonies *papistes*, si élevées et si touchantes en regard du cérémonial observé dans certaines autres sectes chrétiennes. Au loin on entendait le bruissement de la rivière, les cris des oiseaux de nuit et les aboiements plaintifs des coyotes, comme si le désert eût voulu mêler ses harmonies aux harmonies grandioses de la religion et de la mort.

Le missionnaire qui avait déjà reçu la confession de Reber, lui administra les derniers sacrements ; puis, après quelques paroles bien senties et qui firent verser d'abondantes larmes aux jeunes gens, il donna la bénédiction nuptiale aux deux couples. La cérémonie terminée, il posa sur l'autel même un petit registre qu'il tira de sa cassette, et rédigea l'acte de mariage. A peine cet acte avait-il été signé par les époux et par les témoins, que Kretle et Julia durent courir à leur père, qui était en proie aux dernières convulsions de l'a-

gonie. Cependant il les reconnut encore et balbutia d'une voix faible :

— Merci, mes filles... je suis content... Soyez heureuses!

Sur un geste du prêtre, qui avait trop fréquenté les mourants pour ne pas reconnaître à des signes certains une mort imminente, tout le monde se prosterna de nouveau.

Reber s'agitait faiblement en prononçant des paroles sans suite; le plus profond silence régnait dans la salle. Enfin on entendit distinctement ces mots :

— J'ai voulu la fortune, et je suis allé la chercher à l'autre extrémité du monde, tandis qu'elle se trouvait sous l'humble toit où je suis né... Je meurs à la peine... Néanmoins, que Dieu soit béni!

On écoutait toujours, mais la voix avait cessé.

Bien ôt une explosion de cris et de sanglots annonça aux gens du dehors que le colon venait de rendre le dernier soupir.

CONCLUSION.

Reber fut enterré au pied de la colline, dans un endroit solitaire et triste qui invitait au recueillememt. Quant au facteur, Thompson était venu en chercher le corps dans un chariot cou-

vert, et l'avait transféré à la ville. L'officier de justice avait profité de l'occasion pour dresser un magnifique procès-verbal où il narrait l'attaque du log-house par les sauvages, les exploits du défunt facteur, et ses propres prouesses pour reconquérir les registres et les papiers de la compagnie, si malheureusement perdus.

Huit jours après ces événements, tout était prêt pour le départ de M. et de Mme Lovendal, qui allaient retourner en France, tandis que Schmidt et sa

chère Kretle devaient demeurer aux Deux-Sœurs, pour diriger l'établissement fondé par Reber avec tant de peine.

Les arrangements conclus entre les beaux-frères furent tout à l'avantage du colon. Albert avait remontré à Schmidt qu'il possédait en France des capitaux suffisants pour faire prospérer sa manufacture, tandis que lui, Schmidt, devait encore dépenser des sommes considérables pour mettre en rapport les

terres de la ferme. En conséquence, Lovendal avait non-seulement abandonné à Schmidt les droits de Julia sur le domaine, mais encore sa part de la succession de la grand'mère, et il y avait eu entre eux, comme l'avait prévu Reber, un combat de générosité. A la fin, Schmidt avait été obligé de céder, mais à la condition que si jamais les affaires du manufacturier devenaient moins florissantes, il n'hésiterait pas à recourir au colon.

Pendant la semaine qui s'était passée

entre l'arrivée d'Albert et le jour du départ, Julia, naguère encore si faible et si souffrante, avait repris insensiblement des forces. Malgré le chagrin que lui avait causé la perte de son père, le coloris de la santé commençait à reparaître sur ses joues, et elle semblait revenir à la vie. La présence continuelle de son cher Albert, la pensée de retourner en France pour y vivre auprès de lui, agissaient sur elle comme un charme bienfaisant. D'ailleurs, une appréhension vague, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, la pressait de partir. En voyant son mari si jeune, si beau.

si séduisant, elle craignait que l'ancienne affection de Kretle pour lui ne se ranimât, et elle avait hâte de mettre entre eux l'immensité des mers Nous devons dire que, même avant cette séparation, elle eut la certitude que ses craintes étaient vaines; Kretle, en effet, avait complétement dominé une passion éphémère; maintenant elle aimait son mari d'un amour profond, sincère, basé sur l'estime et la reconnaissance, et cet amour ne se démentit jamais.

Lovendal, voulant reconnaître les

services que Burgwillers avait rendus à la famille, avait offert au brave homme de le ramener en France et de lui confier la petite ferme autrefois possédée par Reber. Burgwillers semblait n'avoir d'autre parti à prendre que de consentir à cet arrangement : la dernière incursion des Indiens l'avait ruiné; il ne possédait plus rien au monde que ses deux cents acres de prairies, et ces deux cents acres produisaient seulement de la sauge nauséabonde, et au printemps quelques touffes d'herbes à bisons. Cependant, tout en remerciant Albert de cette obligeante proposition,

l'ancien marquard ne l'accepta pas d'abord.

— Voyez-vous, monsieur Lovendal, dit-il avec bonhomie, ce pauvre défunt Reber et moi nous avions formé un tas de beaux projets, et ça n'a pas abouti à grand'chose. Lui qui devait défricher tant de terres et de forêts, construire des maisons, des moulins, des usines, que sais-je? il est maintenant couché au pied de la colline sous une croix de bois, et moi qui devais avoir de si magnifiques étables, des fromageries,

des troupeaux immenses, je ne possède plus même une méchante hutte pour me retirer la nuit. Je ferais donc bien peut-être de retourner à l'Arche avec vous. L'ancien domaine de Reber est un excellent terrain, et je travaillerais comme il faut, ce qui ne m'empêcherait pas d'avoir sur la montagne, comme autrefois, un chalet et des pâturages. Sans doute, les gens du pays se gausseraient de moi en me voyant revenir misérable; mais il faut mépriser les sots propos, et d'ailleurs je ferais à nos voisins de tels contes de mes aventures qu'ils en ouvriraient les oreilles comme

des portes d'église. Malgré tout cela, voyez-vous, je pense encore à ces bisons que je suis venu chercher ici et que je ne rencontre jamais; en définitive, ce sont bien des bestiaux sauvages, n'appartenant à personne, et l'on pourrait faire un bon coup avec eux... M'en aller de l'Amérique sans savoir à quoi m'en tenir sur ce point serait peut-être une sottise; aussi, tenez, laissez-moi réfléchir encore.

Albert consentit en souriant: mais

Tête-de-Feu, qui avait entendu cette conversation, ne put retenir un geste d'impatience.

— *Caramba!* murmura-t-il; notre cher compatriote est têtu comme un mulet... Le bon Dieu ne permettra-t-il pas qu'il apprenne enfin de quoi il retourne au sujet des buffalos?

Ce souhait ne tarda pas à être exaucé. Deux jours après, vers le soir, les che-

vaux et les bestiaux, qu'on avait mené paître sur le bord de la rivière, revenaient paisiblement à l'habitation, quand Tête-de-Feu, qui était à causer sur le seuil de la porte avec son ami Girard, se leva tout à coup et cria d'une voix forte aux gardiens :

— Alerte ! mes amis ; rentrez et faites rentrer vos bêtes ou vous allez être écrasés !

En même temps il indiquait de la

main l'autre bord de la rivière, d'où commençait à s'élever un bruit sourd et formidable. Les gardiens comprirent sans doute de quoi il s'agissait, car, après avoir jeté un regard en arrière, ils poussèrent plus vivement les animaux domestiques vers la ferme. A peine bêtes et gens étaient-ils entrés dans l'enclos, que Tête-de-Feu s'empressa de barricader la porte.

— Et maintenant, reprit-il, tous ceux qui ont des rifles ou des fusils vont monter avec moi sur l'étable. Si l'im-

mense troupeau qui s'avance rencontrait nos défrichements et nos huttes sur son chemin, il serait capable de tout renverser, de tout saccager; il faut donc nous efforcer de l'en écarter et de le refouler dans la prairie... Cependant ajouta-t-il en clignant des yeux, il n'est pas défendu de chercher à se procurer quelques bouchées de viande fraîche pour les jolies dames du logis, si les buffalos passent à portée.

Les habitants de la ferme étaien

alors nombreux, car les hommes qui avaient accompagné Lovendal et Girard campaient dans l'enclos. Ils accoururent à l'appel de Tête-de-Feu, et Burgwillers lui-même ne tarda pas à paraître, sa carabine à la main.

— Bon Dieu! monsieur Tête-de-Feu, dit-il au coureur des bois, qui avait pris son poste sur la plate-forme de l'étable, que se passe-t-il donc? Avons-nous encore affaire à des sauvages?

— Non pas, et pourtant le nouveau

fléau n'est peut-être pas moins redoutable que l'ancien... Vous désirez depuis longtemps voir des buffalos, camarade; eh bien! montez, vous serez satisfait.

— Les bisons! s'écria Burgwillers qui en deux bonds fut aux côtés du coureur des bois. Où sont-ils? je ne les vois pas.

— Mais n'entendez-vous rien?

— Il faudrait pour cela être sourd;

on dirait d'un tonnerre éloigné, ou du grondement d'une cataracte.

— C'est le troupeau qui s'approche; il a traversé la rivière, il y a quelques jours, à une cinquantaine de milles d'ici; mais sans doute il n'aura pas trouvé sur l'autre bord les herbages qu'il cherchait, ou bien il aura été tourmenté par les chasseurs, car le voilà qui regagne cette portion de la prairie. Tenez, l'apercevez-vous maintenant?

On se souvient que l'autre rive du

fleuve était couverte d'arbres ou plutôt de taillis épais qui formaient une ligne noire sur l'horizon. Tout à coup il se fit dans le taillis une immense trouée; les arbres tombèrent comme tranchés par la faux d'un géant, et l'œil des curieux aperçut un paysage inconnu et nouveau. Au même instant, la sourde rumeur qu'on entendait depuis longtemps devint un fracas tumultueux qui grandissait toujours, et à travers un nuage de poussière, apparurent des milliers de grands animaux, noirs et difformes, à la longue barbe, aux cornes recourbées, aux yeux étincelans, qui se précipitaient

vers la rivière. Les premiers qui atteignirent l'eau voulurent s'arrêter pour boire, mais poussés par ceux qui suivaient, ils durent se mettre à la nage et se dirigèrent vers l'autre bord. La surface du fleuve se hérissa de têtes sombres, aux naseaux béants; les flots agités par tous ces membres puissants, refoulés par toutes ces larges poitrines, rejaillissaient au loin et refluaient sur les grèves. Cependant c'était là seulement la tête du troupeau; les bisons arrivaient toujours à rangs plus pressés, et le taillis saccagé par eux ne présentait plus que l'aspect d'une plaine nue.

Bientôt l'eau disparut entièrement sur une grande largeur, cachée par ces corps innombrables ; c'était à la fois magnifique et terrible.

La colonne se dirigeait vers la petite vallée qui séparait le monticule de la forêt, attirée sans doute par les verdoyans pâturages. Tête-de-Feu comprit le péril.

— Attention ! mes amis, dit-il d'une voix qui domina le bruit ; si le troupeau

s'engage dans cette espèce de défilé, il renversera nos palissades. foulera aux pieds nos récoltes, et peut-être nous-mêmes ne serons nous pas à l'abri de ses atteintes. Il s'agit de déterminer ces gaillards à changer de route.

Le coureur des bois donna ses instructions aux colons, qui s'empressèrent de les exécuter. Ils poussèrent tous ensemble des cris perçants, et ouvrirent un feu roulant continuel sur le troupeau avec leurs grosses carabines.

Ce vacarme jeta de l'hésitation dans les premiers rangs de l'immense migration. Les chefs de la bande voulurent encore s'arrêter, et leurs yeux hagards se tournèrent vers le point d'où partait cette rumeur humaine; mais, cédant à la force irrésistible qui les poussait en avant, ils continuèrent leur marche. Seulement, au lieu de donner tous dans l'étroite vallée, comme ils semblaient d'abord en avoir l'intention, la plupart gagnèrent la plaine de l'autre côté de la ferme. Ainsi, le troupeau se trouvait scindé en deux parties par la colline qui supportait l'habita-

tion, et la plus petite seulement avait à traverser la vallée.

C'était un résultat important; cependant les colons redoublaient leurs cris et leurs coups de fusil pour empêcher autant que possible l'encombrement dans le défilé. Bientôt la colline fut complétement entourée d'animaux monstrueux, mugissant sur tous les tons, se heurtant les uns les autre, et faisant trembler le sol de leurs bonds précipités. On était assourdi par le bruit, on

était pris de vertige en regardant ce courant d'animaux sauvages s'écouler vers la prairie, et leurs âcres émanations infectaient l'air à plusieurs milles à la ronde.

Pendant plus d'un quart d'heure les bisons défilèrent ainsi; la tête du troupeau s'enfonçait dans les hautes herbes de la plaine, quand l'arrière-garde avait encore le fleuve à franchir. Enfin pourtant le calme se rétablit peu à peu; la colonne tout entière finit par disparaître comme une trombe dans l'é-

loignement, et l'on n'aperçut plus que de rares traînards qui se hâtaient, poursuivis par les loups et les vautours.

Deux ou trois bisons seulement avaient été atteints par les balles des tireurs; ils étaient restés sur leurs genoux, blessés mortellement, mais vivants encore, quoique incapables de rejoindre la bande. Des chasseurs novices, parmi lesquels se trouvait Burgwillers, s'empressèrent d'ouvrir la porte et de s'avancer vers eux le couteau de chasse à la main.

Tête-de-Feu, qui n'avait pas quitté son poste élevé, leur cria d'un ton d'inquiétude :

— Prenez garde; ces bêtes sont encore redoutables, et, si vous les abordiez imprudemment... Tenez; qu'est-ce que je disais?

En effet, un des chasseurs s'était approché d'un taureau qui rendait des flots de sang noir par la bouche et les nari-

res. Ne jugeant pas nécessaire de prendre de grandes précautions avec un animal évidemment frappé à mort, il allait lui enfoncer son couteau dans la gorge, quand le taureau se releva, le chargea impétueusement, et d'un coup de tête l'envoya tomber à dix pas de là sur le gazon. Heureusement l'imprudent avait été atteint par le muffle et non par les terribles cornes du bison. Après être resté un moment étourdi, il se remit sur ses pieds, et s'enfuit, poursuivi par les huées des autres chasseurs, tandis que le taureau, épuisé de cet effort, s'affaissait lourdement sur le

sol en exhalant son dernier soupir dans un lugubre beuglement.

Des deux autres bisons blessés, l'un avait été dépêché d'un coup de carabine à bout portant, mais le troisième ne se montra pas moins redoutable que le premier. C'était un vieux mâle : son poil était tout usé par l'habitude qu'ont ces ruminants de se rouler dans le sable ; une épaisse crinière couvrait ses yeux petits, brillants et sournois. Or, ce fut à celui-là que Burgwillers eut la mau-

vaise chance de s'adresser. Comme il s'approchait avec confiance pour l'achever, la bête se redressa tout à coup et s'élança sur lui avec autant de vigueur que si elle n'eût reçu aucune blessure. L'ancien marquard détala lestement, et bien lui prit que le terrain en pente gênât les allures de son adversaire, qui trébuchait à chaque pas. Cependant le maudit bison continuait sa poursuite avec une ténacité, un acharnement, une sorte d'intelligence méchante qui paraissaient du plus sinistre augure. Ses forces étaient loin d'être épuisées, quand une balle, sortie à propos de la cara-

bine de Tête-de-Feu, vint le frapper au cœur et le fit rouler comme une masse au bas du talus. Une seconde plus tard, Burgwillers éperdu, hors d'haleine, eût été certainement éventré.

Le coureur des bois se rendit alors sur le théâtre de la lutte, et reçut les félicitations de tous les assistants pour cet heureux coup. Comme Burgwillers balbutiait aussi quelques remerciements, Tête-de-Feu lui dit avec ironie :

— Eh bien! voisin, vous connaissez

maintenant les buffalos; qu'en pensez-vous?

— Miséricorde! s'écria le pauvre marquard encore tout frémissant des terribles émotions qu'il venait d'éprouver, on appelle cela des *bœufs sauvages*! que sont donc les panthères et les ours?

Il ajouta en s'adressant à Lovendal qui riait de sa déconvenue :

— C'est entendu, monsieur Albert; je

retournerai au pays avec vous... J'aime mieux avoir affaire aux pacifiques vaches de nos montagnes qu'à ce vilain bétail-là... que le diable l'emporte!

En effet, le soir même il vendit à Schmidt ses deux cents acres de prairie, et commença d'une manière sérieuse ses préparatifs de départ.

Le jour tant souhaité et tant redouté arriva enfin. Schmidt et sa femme

avaient eu d'abord l'intention d'accompagner M. et Mme Lovendal jusqu'à Stockton; mais des travaux nombreux étaient en voie d'exécution aux Dœux-Sœurs. Il s'agissait d'agrandir considérablement les bâtiments, de défricher de nouveaux terrains, et quinze ou vingt travailleurs étaient à l'œuvre déjà; le fermier et la fermière ne pouvaient s'absenter sans de graves inconvénients. Ils se bornèrent donc à conduire les voyageurs jusqu'à moitié chemin de la ville; Tête-de-Feu seul devait les suivre à Stockton, d'où il ramènerait le chariot le lendemain.

Dans la forêt, on s'arrêta pour se dire un dernier adieu. Les deux-beaux frères se serraient les mains et se juraient une amitié éternelle ; les deux sœurs s'embrassaient en pleurant et semblaient ne pouvoir s'arracher aux étreintes l'une de l'autre.

— Julia, dit enfin Kretle d'une voix sanglotante, je ne veux pas, je ne peux pas, je ne dois pas retourner en France; j'y trouverais des souvenirs que pour mon généreux Schmidt et pour moi,

nous devons mettre en oubli Néanmoins, il nous sera facile de nous écrire, de nous communiquer nos joies et nos peines. D'ailleurs, mon mari et moi, nous avons le projet de nous rendre de temps en temps à New-York ; pourquoi, Albert et toi, ne vous y rendriez-vous pas de même? La rapidité merveilleuse des communications rend ce projet d'une exécution facile ; nous nous retrouverions heureuses et honorées dans cette ville où nous avons tant souffert, nous pourrions y passer quelques jours ensemble..... Ma sœur, le voudras-tu?

Julia promit de demander cette grâce à son mari, puis on s'embrassa encore, et l'on se sépara, non sans de violents déchirements de cœur.

Le lendemain, à un mille ou deux au-delà de Stockton, il y eut encore de tristes adieux : c'étaient ceux de Girard et de Tête-de-Feu.

— Est-il donc vrai, mon bon Girard,

disait le coureur des bois d'une voix sombre, que cette fois nous ne devons plus nous revoir ?

— Je le crains, mon pauvre Tête-de-Feu, à moins que tu ne consentes à revenir en France, notre patrie commune. Pour moi, je vais m'y établir avec M. Lovendal, qui me procurera une retraite paisible et selon mes goûts à sa manufacture... Que veux-tu? je deviens vieux, et ces caravanes de ma jeunesse qui

m'avaient valu le surnom d'Aigle-Rusé, n'ont plus de charme à mes yeux. Mais toi aussi, mon ami, n'es-tu pas fatigué de cette existence vagabonde où rien n'est sûr que les périls, les privations et la misère?

— Ne me parle pas d'en changer, répliqua le coureur des bois avec fermeté; telle qu'elle est je m'en contente, et a gêne qui règne dans vos villes me

semblerait insupportable. De temps en temps, il me prend fantaisie d'aller courir la prairie, seul avec mon chien, mon cheval et mon rifle; si je ne pouvais satisfaire ces envies, je mourrais de chagrin. D'ailleurs, n'ai-je pas une famille dans ces bons petits jeunes gens, Schmidt et sa femme, qui me montrent tant d'affection et d'égards ? Ils m'ont promis de me conserver ma hutte dans le nouvel établissement qu'ils sont en train de bâtir, et, quand je me sentirai vieux et cassé, je me retirerai-là, comme un vieux

chien devenu invalide. Je soignerai leurs petits enfants; je les divertirai le soir, à la veillée, en leur contant le récit de mes chasses et de mes aventures. Je ne serai pas peut-être aussi à plaindre que tu crois... Mais, allons! Girard, nous sommes des hommes... Adieu; que toutes les bénédictions du ciel descendeut sur toi!

Ils se serrèrent encore une fois dans

les bras l'un de l'autre, et se séparèrent.

Ils ne devaient plus se revoir en effet. Trois ou quatre ans après cette séparation, Tête-de-Feu ne revint pas d'une de ces excursions lointaines où l'entraînait souvent son humeur nomade. Fut-il dévoré par l'ours grizly, scalpé par les Indiens, ou périt-il de faim et de froid dans le steppe, c'est ce qu'on ne

sut jamais, car on n'entendit plus parler de lui.

Les époux Lovendal et leurs amis arrivèrent heureusement en France. Albert passe aujourd'hui pour le plus riche manufacturier de l'Alsace et de la Lorraine. Quant à Schmidt, sa situation n'est pas moins prospère, et on évalue le domaine des Deux-Sœurs à plus de cent mille dollars. C'est maintenant un beau village d'un millier d'habitants; et qui sait si, dans une époque

prochaine, il ne deviendra pas une puissante ville? L'Amérique fait de ces miracles ; mais à quel prix ?

FIN DES ÉMIGRANTS.

Argenteuil. — Typ. WORMS et Cie.



